VITTORIO EM. III

FONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
XII
35
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

PROVINCIALE

Armadio XXVII

Palchetto 6

Num.° d' ordine 16

64/16 Fr. 44

411
40

B. Prov.
XII
35

Digitized by Google

DÉFENSE
DE
SARAGOSSE.

Digitized by Google

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.

Digitized by Google

644029

DÉFENSE

DE

SARAGOSSE,

OU

RELATION DES DEUX SIÉGES

SOUTENUS PAR CETTE VILLE EN 1808 ET 1809;

PAR DON MANUEL CAVALLERO,

Lieutenant-Colonel du Génie, employé dans la Place.

Traduit par M. L. V. Angliviel DE LA BEAUMELLE,
Chef de Bataillon du Génie.

Si fractus illabatur orbis
Impavidos ferient Ruinæ.
Hor.

A PARIS,

Chez MAGIMEL, Libraire pour l'Art militaire,
rue Dauphine, n° 9.

1815.

Digitized by Google

A

M. LE BARON

ROGNIAT,

LIEUTENANT-GÉNÉRAL DES ARMÉES DU ROI,

INSPECTEUR-GÉNÉRAL DES FORTIFICATIONS,

CHEVALIER DE L'ORDRE ROYAL ET MILITAIRE

DE SAINT-LOUIS,

L'UN DES COMMANDANS

DE LA LÉGION D'HONNEUR.

Son très-humble et très-obéissant
serviteur,

CAVALLERO.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVIS
DU TRADUCTEUR.

Quand les sentimens d'amitié qui m'attachent à l'auteur de ce mémoire, ne m'auroient pas fait une loi de déférer à l'invitation qu'il m'a adressée de le traduire, j'aurois cru utile de publier en français, ces nouveaux détails sur la défense d'une place qui a prouvé combien étoient vides de sens, les opinions trop répandues sur la résistance possible des villes de guerre.

Le chevalier de Ville écrivoit autrefois qu'un gouverneur ne devoit capituler que sur l'ordre exprès du prince auquel appartenoit la forteresse. Longtemps après, on permit de se rendre après avoir soutenu trois assauts, dont un au corps de place. Plus tard, on se contenta de ce dernier, et enfin on en

étoit venu à établir que l'on devoit s'arranger lorsque la brèche étoit praticable. D'Arçon lui-même, dans son *Conseil privé*, indique les raisons qui appuient cette opinion, qu'il a combattue depuis dans ses *Considérations*.

En même temps on disoit que l'art de l'attaque s'étoit perfectionné. Je le crois bien. Il n'avoit plus qu'un pas à faire; c'étoit, afin de conserver les défenses qui sont aussi des propriétés du souverain, de capituler aussitôt que les batteries de brèche seroient établies. Les commandans de Magdebourg, de Custrin, d'Hameln avoient encore perfectionné l'attaque en se rendant à l'arrivée des troupes destinées à l'investissement.

Si cette doctrine s'étoit répandue en Europe, on n'auroit pas manqué de dire que *le dix-neuviéme siècle avoit fait faire un pas de géant à l'art de prendre les places, dont Vauban n'avoit tracé que les élémens.*

Heureusement pour l'honneur de l'Europe chrétienne, les progrès de l'esprit humain se sont un peu ralentis sous ce rapport. Dans la seule guerre d'Espagne, les siéges soutenus par les Espagnols à Saragosse, Girone, Tarragone, Ciudad-Rodrigo, et par les Français à Badajoz, Burgos, Saint-Sébastien, ont donné de beaux exemples de défense. M. le général Carnot a démontré le vide de toutes ces théories que leurs auteurs avoient eu la modestie d'attribuer à Vauban et à Cormontaingne, quoique ni ce grand homme, ni cet illustre ingénieur n'eussent la sorte d'esprit qu'il falloit pour deviner, et moins encore pour démontrer que *le moment d'une place est égal à la somme de sa dépense, divisée par le nombre de jours de la défense* (1). Au

(1) Indépendamment des autres causes qui font que tous ces calculs ne donnent pas des idées nettes et justes, ils sont inexacts dans les principes même de

nombre des siéges que cite dans son excellent ouvrage M. Carnot, celui de Saragosse méritoit peut-être une place distinguée, et présente la plus forte autorité en faveur de son système, ou plutôt en faveur de ses maximes qui sont celles de tout homme d'honneur.

---

leurs auteurs, 1°. parce qu'ils pèchent par l'espèce de paralogisme que l'on nomme *énumération incomplète*. La valeur d'une place, ou pour parler le langage de la mécanique, qui dans cette occasion est un jargon, le *moment* d'une place, est *fonction* du côté de l'assiégé, non seulement de la dépense des murs, mais de celles d'armement, d'approvisionnement, surtout de la consommation d'hommes, et du côté de l'assiégeant non seulement de la durée du siége, mais de la quantité d'artillerie, de boulets, etc. qu'il doit consommer. Après avoir dit qu'un front de Coëhorn exige 102 pièces en batterie pour être attaqué, Bousmard n'en conclut pas qu'il a sous ce rapport trois fois plus de valeur que celui qui n'en demande que 34.

2°. Les sommes dépensées et la durée du siége ne sont point exactement dans les proportions géométriques des nombres qui les expriment : en finance, deux millions ne sont pas toujours le double d'un, et en opérations militaires, six mois et six jours ne sont pas :: 30 : 1.

On verra par l'exemple des défenses de cette ville, que non seulement le premier, mais le second, mais le dixième assaut doivent et peuvent être soutenus; que lors même que l'on a été forcé de céder les remparts, il n'y a point encore de raison de se rendre. On dit dans tous les livres qu'on ne peut attendre un assaut qu'avec un retranchement derrière la brèche, mais on ne dit pas que ce retranchement existe partout; car pour descendre du terre-plein du rempart dans la ville, il faut passer par des rues, ces rues sont bordées de maisons, et l'on peut toujours barrer les unes par des traverses, et créneler ces dernières; et en arrière de ces rues et de ces maisons, on en trouve encore d'autres que l'on peut défendre de même.

On a déjà observé que l'assiégé, constamment inférieur à l'assiégeant lors des premières approches, est à-peu-près à égalité de force au passage du fossé, et

qu'il ne jouit de tous les avantages de sa position, qu'au moment de l'assaut. J'ajouterai plus encore, c'est qu'après l'assaut cet avantage devient chaque jour plus grand, parce que les défenseurs enveloppent à leur tour l'assaillant; qu'ils n'ont plus à craindre l'artillerie; que sous le rapport des approches réciproques ils ont toutes les circonstances en leur faveur, et qu'enfin c'est le moyen de réduire l'attaque à des coups de vigueur continuels, à des combats corps à corps, que *l'assiégeant doit toujours éviter, et que par conséquent l'assiégé doit lui rendre inévitables* (1). Cette prédominance de l'attaqué sur l'attaquant ne cesse qu'à l'époque où celui-ci, maître de la plus grande partie de l'espace que l'on défend, peut envelopper à son tour le premier. C'est, je crois, le moment où l'on peut accepter une

(1) Carnot, *Déf. des Places.*

capitulation, et où, à coup sûr, elle est honorable, quelles qu'en soient les conditions.

Il n'est pas aussi difficile qu'on le pense d'obtenir des troupes la constance nécessaire à ces combats. Milord Péterborough, qui passoit pour l'homme le plus brave de l'Europe, disoit qu'il auroit peur s'il se voyoit exposé à un péril certain. Le danger n'effraie que de loin, plus on le voit de près, moins il paroît redoutable. Assurément il y a moins de risque et plus d'honneur à défendre un mur par un créneau, qu'à se battre en duel. On trouvera autant d'hommes capables du premier effort que du second, lorsque l'on saura les conduire.

D'ailleurs on ne se bat pas contre des automates; à la guerre il s'agit beaucoup plus de faire peur que de faire du mal. Sur cent fois, il n'arrivera pas une, que deux régimens qui marchent l'un sur l'autre la baïonnette croisée, se joignent d'assez

près pour se battre corps à corps. Si quelquefois des chevaux viennent se faire tuer sur les premiers rangs d'un carré, c'est qu'à beaucoup d'égards ces animaux sont meilleurs militaires que nous. Pour vaincre, il suffit d'avoir peur le dernier, et celui qui se défend ayant moins de risques réels, il est clair que celui qui attaque doit avoir ordinairement peur avant lui.

Il suit de là qu'un siége commence véritablement à l'époque que l'on fixe ordinairement pour sa fin, l'assaut au corps de place; que la guerre de maisons, qu'il faut cependant faire précéder, quand on le peut, d'un bon siége extérieur, est celle qui offre le plus de chances favorables au gouverneur, ne fût-ce que parce que l'assiégeant, qui jusqu'à son arrivée sur le rempart a constamment resserré son front et concentré ses efforts, est obligé de s'étendre dès qu'il est arrivé dans l'intérieur, et

que par conséquent plus le siége avance plus il devient pénible et dangereux pour ses troupes déjà affoiblies et harrassées.

On verra dans cet ouvrage ce qu'a coûté Saragosse, qui ne se seroit même pas rendu sitôt sans l'épidémie et la maladie du général Palafox, et si, ce qui eût pu être, les assiégés eussent eu les mêmes moyens que nous de faire la guerre souterraine; si les sorties à l'extérieur avoient été plus fréquentes et plus habilement dirigées; si la contre-attaque sur la Trinité n'avoit pas été abandonnée, le résultat n'eût pas sans doute été différent, mais les circonstances n'eussent pas, certes, été les mêmes.

J'entends déjà des déclamateurs sentimentaux répéter ce que disoit Napoléon aux Espagnols : Que les habitans paisibles ne doivent point prendre part à la guerre, que l'on ne doit point aggraver les maux qui accompagnent ce

fléau, que les soldats seuls doivent en souffrir, etc. etc. etc. Comme si les habitans paisibles n'en souffroient pas toujours plus que les militaires, comme s'ils n'avoient pas aussi quelque intérêt aux disputes des états, comme s'ils n'avoient pas pour contre-balancer le risque du pillage, la certitude des exactions, des réquisitions, des contributions, et enfin comme s'il étoit moins humiliant pour une femme d'être séduite et déshonorée par un officier impudent, que d'être la victime de la brutalité d'un soldat ivre.

On peut faire à toutes ces réflexions, qui paroissent philantropiques, une réponse que je tire d'un mémoire de M. Forfait, alors ingénieur-constructeur, et depuis ministre de la marine. Il avoit proposé d'établir des fourneaux à boulets rouges à bord des vaisseaux de guerre; on lui objecta que les combats de mer étoient assez périlleux, que ce

Digitized by Google

seroit offenser l'humanité qu'en augmenter les risques. Il répliqua que si la tactique navale parvenoit un jour à un tel point de perfection qu'il fût certain que de deux vaisseaux qui se rencontreroient, au moins un périt avec tout l'équipage, l'humanité n'auroit plus rien à desirer de ce côté, parce qu'il deviendroit impossible de combattre sur mer. Je dis aussi que si toute guerre se faisoit de telle manière, que le prince qui la déclare, les ministres qui la conseillent, tous les citoyens qui la payent, et tous les soldats qui la font, vissent leur fortune et leur existence bien évidemment et bien totalement compromises dans cette lutte, la terre jouiroit enfin d'une paix perpétuelle.

Plein d'admiration pour les défenseurs de Saragosse, je ne juge point le général Palafox sur les inculpations qu'on lui a adressées comme exerçant le pouvoir royal en Aragon.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.

Mais je regarde sa constance, la fermeté qu'il a montrée en qualité de gouverneur, comme le modèle de celle que doivent avoir tous ceux qui sont appelés à des emplois pareils. Ils pourront y déployer plus d'expérience militaire et plus d'aménité, mais ils doivent toujours prendre pour devise le mot par lequel il termina le dernier conseil de guerre, auquel il put assister. *Hasta la ultima tapia* (1).

---

(1) *Jusques au dernier mur*, ou plutôt *jusques à la dernière cloison*. Le mot *tapia* signifie un mur de pisé, et emporte une idée de foiblesse et d'infériorité.

Nota. Les notes appartiennent au traducteur.

AVANT-PROPOS.

Les siéges de Saragosse ont attiré sur cette ville l'attention de toute l'Europe. Il n'y avoit eu d'autre exemple d'une résistance aussi obstinée, qu'à l'époque de l'insurrection du Caire après la bataille d'Héliopolis; on ne l'a point suivi depuis. En remontant au commencement du siècle dernier, la défense de Barcelone contre le maréchal de Berwick, est le seul fait d'armes que l'on puisse lui comparer, et ce sont encore des Espagnols qui en ont la gloire. Dans les temps anciens, la résistance de Numance et de Sagonte; dans le moyen âge, pendant les guerres contre les Mores, celle de plusieurs châteaux, ont prouvé qu'il y a dans notre caractère des qualités qui nous rendent

éminemment propres à ce genre de guerre. J'ai cru, en publiant les détails de ces événemens, pouvoir contribuer aux progrès de l'art, et servir encore la gloire de mon pays. Nous avons mis en pratique, avec plus de zèle que de bonheur, les maximes que M. le général Carnot a consignées dans son traité de la défense des places, et qui étoient auparavant dans nos cœurs. L'Europe a approuvé notre résolution, a plaint nos malheurs, a loué nos travaux; j'ose espérer qu'en en faisant connoître toutes les circonstances, je ne ferai qu'ajouter à la bonne opinion qu'elle a bien voulu avoir de nous.

M. le général Rogniat a publié la relation de l'attaque de la place pendant le second siége; son ouvrage est tel que l'on devait l'attendre d'un des chefs les plus recommandables d'un corps illustré, depuis longtemps, par les connoissances et la valeur des officiers qui le composent; mais il n'a pu dire ce qui se passoit dans la ville qu'il

assiégeoit; je prends la liberté, non de corriger son ouvrage, mais de le compléter; et prenant pour moi, qui ai partagé les malheurs des assiégés, la première partie de son épigraphe : *Quæque ipse miserrima vidi*, je lui laisse la seconde : *Et quorum pars magna fui*, due à juste titre à son rang, mais plus encore à ses talens.

Qu'il me soit permis en commençant de réclamer contre des assertions de cet officier général, d'autant plus fâcheuses pour nous, que l'autorité de celui qui les a énoncées, mérite plus de déférence. Il dit, page 7, *que les Français ont pris Saragosse par les combinaisons d'un art ignoré de leurs adversaires*; page 4, il dit encore, *que les ouvrages de défense étoient exécutés avec plus de travail que d'art*; ces phrases attaquent le corps entier des officiers du génie espagnol, qui ont cependant aussi contribué à immortaliser le nom Aragonais. Je crois lui

devoir de faire connoître quelle étoit son instruction, et de rendre compte des raisons qui nous obligèrent à faire des ouvrages qui n'étoient pas bons peut-être, mais qui étoient les meilleurs qu'il nous fût possible d'exécuter.

Le corps du génie avoit été formé, en Espagne, par M. de Verbon, officier-général français, lors de l'élévation de la maison de Bourbon sur le trône de Charles II. Il conserva la même forme, qui étoit celle que lui avoit donnée, en France, le maréchal de Vauban, jusques en 1801, époque à laquelle le prince de la Paix lui donna une organisation rapprochée de celle que les Français avoient adoptée quarante ans auparavant. Pendant le cours du 18e siècle; les travaux exécutés par le génie espagnol, Saint-Ferdinand de Figuères, la Conception, Cadix et bien d'autres places ont prouvé autant la capacité de ses officiers

que la magnificence du gouvernement. C'est encore à eux que l'on doit les projets des canaux de Castille, de Madrid, de l'Andalousie, et plusieurs des routes magnifiques qui croisent en tout sens le territoire de la Péninsule. Ils étoient chargés de l'instruction dans les écoles militaires.

En 1802, époque de l'établissement de l'école d'Alcala, on attacha encore plus d'importance à cette partie de l'armée. Le premier ministre, qui étoit en même temps généralissime, voulut être, lui-même, le chef du corps du génie, et l'ordonnance qu'il fit rédiger par D. Vincent Ferraz, et qui est parfaitement conçue, indique assez combien il avoit adopté des vues saines sur cette branche de l'art militaire.

Des examens sur l'arithmétique, l'algèbre, la géométrie et la trigonométrie, précédoient l'admission des élèves, qui des écoles militaires de Zamora, Cadix et Barcelone,

demandoient à passer à celle d'Alcala. Là le cours comprenoit l'étude entière de la fortification, l'examen des systèmes de de Ville, Coëhorn, Montalembert, de Vauban surtout, l'application que ce grand homme avoit faite de ses principes aux différentes places qu'il a fortifiées. On s'occupoit ensuite de la fortification de campagne, de l'attaque et de la défense des places. Ce cours d'instruction théorique, que celui du dessin avoit constamment suivi, se terminoit par l'étude de la mécanique, de l'artillerie et de l'architecture civile. Les élèves étoient occupés à des travaux graphiques et à des mémoires explicatifs.

Un régiment, composé de huit compagnies de sapeurs et deux de mineurs, étoit attaché à l'école. Les ingénieurs en étoient les officiers, le travail-pratique sur le terrain auquel il étoit employé, et qui faisoit la principale partie de notre cours, duroit huit

mois de l'année. Une riche collection de modèles et une bibliothèque nombreuse nous fournissoit de nouveaux secours.

Deux ans peut-être n'étoient pas assez pour des études aussi étendues, d'autant plus que les écoles militaires n'avoient point un système d'instruction aussi élevé que celui de l'Ecole Polytechnique; mais la manie d'imiter la France en tout, cette passion que tous les Espagnols, et les jeunes gens, les militaires surtout plus que les autres, avoient de ne trouver bon que ce qui venoit de l'autre côté des Pyrénées, contribuoit à répandre les bonnes méthodes parmi nous. On sait que nos fabricans étoient obligés, pour vendre leurs draps, de substituer au nom de Guadalaxara celui de Sedan; que nos petites-maîtresses ne vouloient porter que des robes de Paris; que nos tambours enfin s'avisoient de substituer les marches françaises aux nôtres; de même les ouvrages

de Cormontaingne, Saint-Paul, Gay-Vernon, Bousmard étoient aussi connus et peut-être plus étudiés qu'en France, où à leur mérite réel ne s'ajoutoit pas la vogue que donne la mode. On ne les avoit pas traduits parce que toutes les personnes un peu instruites lisoient le français; que cette étude étoit la première et la plus universelle, et qu'il n'y avoit pas de perruquier gascon qui ne fît une petite fortune en établissant une école où il enseignoit, en vingt leçons, sa langue maternelle qu'il ne savoit pas.

J'ose croire que, d'après cela, il est injuste de dire que l'art des combinaisons militaires étoit ignoré des officiers du génie de Saragosse, au nombre desquels étoient quatre professeurs de l'école d'Alcala; s'ils n'avoient pas la pratique que peut donner une guerre de vingt ans, ils avoient pu au moins acquérir toute l'instruction que donne l'étude à laquelle ils avoient consacré les loisirs d'une longue paix.

Quant aux ouvrages *exécutés avec plus de travail que d'art*, je renvoie au commencement de ma relation du second siége, où je décris tous ceux qui ont été faits, en donnant les motifs de la construction de chacun. Je me bornerai à observer ici qu'il y avoit absolument tout à créer pour fortifier une ville de cinquante mille ames, dont le développement étoit de deux mille sept cent soixante-dix mètres ; que l'on a été obligé de faire environ trois mille mètres d'épaulement à l'extérieur ; que vu le peu de temps que l'on avoit, on étoit forcé de revêtir en dehors et en dedans, attendu le peu de consistance et la sécheresse de la terre ; que l'on n'a jamais eu plus de deux mille ouvriers, robustes il est vrai, et pleins de zèle et d'enthousiasme, mais peu accoutumés à cette espèce de travaux : on concevra que l'on n'a pas éte libre dans le choix des projets, et qu'il a fallu adopter ceux qui offroient le plus prompt résultat.

On commença à travailler au mois de septembre, le 20 décembre la place fut attaquée, et pendant ces trois mois, les récoltes de la campagne avoient souvent diminué le nombre des ouvriers. Si le couvent de Jésus ne fut pas démoli, c'est qu'on n'en eut pas le temps; si le Monte-Torrero ne devint pas une forteresse considérable, c'est que le temps manqua; si nos redoutes, nos têtes de pont n'étoient pas parfaitement construites, au moins étoient elles assez fortes pour qu'un ennemi aussi audacieux qu'habile, n'ait pas pu s'en emparer de vive force, et ait été obligé de faire le siége en règle de ces pièces, qui n'avoient guère plus de consistance que des ouvrages de campagne. Il me semble que pour avoir obligé ceux qui depuis ont pris Taragone et Tortose, à attaquer nos travaux avec autant de circonspection que l'enceinte de ces places, il falloit bien que l'on eût employé dans leur tracé et leur disposition, *autant d'art que de travail.*

Il y a encore une considération que je dois faire valoir, c'est la différence de la position où nous nous trouvions, de celle où sont des officiers du génie chargés de faire une place à neuf pour le gouvernement. Dans ce dernier cas ils sont les maîtres de tout, de l'ensemble et des détails. Les ingénieurs de Saragosse, au contraire, étoient souvent obligés de céder à l'opinion de chefs, qui, avec tout le courage qu'il falloit pour bien défendre un poste, n'avoient pas toutes les connoissances nécessaires pour en juger.

Comme il arrive souvent que l'on estime le plus habile, le canonnier qui tire le plus de coups par minute, sans songer à l'importance du pointage; ainsi dans la fortification, on apprécie souvent davantage un fossé profond, un parapet élevé, des palissades bien pointues, qu'un défilement ou un flanquement infiniment plus essentiels. Ceux qui nous donnoient, quelquefois un

peu tumultuairement, leurs avis, et ces avis étoient des ordres, étoient les mêmes qui devoient garder les travaux. L'essentiel dans toute guerre, et surtout dans celle que nous soutenions, est d'augmenter la confiance du soldat et de ses chefs, et c'étoit bien un moyen de le faire, que de construire à leur goût les ouvrages qu'ils avoient à soutenir. Aussi, pendant tout le siége, n'y eut-il aucun signe de soupçon ou de mécontentement contre le corps du génie, et conserva-t-il jusques au bout la confiance dont il avoit besoin pour ses travaux.

M. le général Rogniat dit, lui-même, que *les habitans, enthousiasmés par le résultat du premier siége, mettoient surtout leur confiance dans la guerre de maisons.* Ce préjugé, que dans ces circonstances on devoit ménager, obligea à rapprocher les défenses et empêcha que l'on ne leur donnât plus d'importance que ne le vouloit le peuple lui-

même, qui, comme le brave Chamilly, trouvoit toujours que l'ennemi étoit trop loin, et attendoit qu'il entrât dans la ville pour être plus à portée de ses balles.

L'autorité seule ne suffit pas pour conduire les hommes, il faut déférer à leurs opinions, et souvent à leurs préjugés. En Espagne, et d'après ce que j'ai entendu dire, dans bien d'autres pays encore, il y a des amateurs en artillerie qui font tirer des canons de vingt-quatre sur un homme seul à toute portée, quoique les gens du métier leur représentent que ce sont des boulets et de la poudre perdus : il y a de même des amateurs en fortification qui, si on leur proposoit de faire une table, répondroient très-sagement qu'ils ne sont pas menuisiers, et qui veulent diriger des redoutes quoique celles-ci soient beaucoup plus difficiles et qu'ils ne soient pas ingénieurs. Je crois que, dans ces circonstances, il faut plaindre

ceux qui sont forcés d'obéir, bien plutôt qu'il ne faut les blâmer, et je me flatte que M. le général Rogniat, lui-même, voudra bien être de mon avis.

Digitized by Google

RELATION

DU PREMIER SIÉGE

DE SARAGOSSE,

DU 15 JUIN AU 14 AOUT 1808.

La ville de Saragosse, capitale du royaume d'Aragon, est située sur la rive droite de l'Ebre, dans une plaine qui produit en abondance tout ce qui est nécessaire à la vie. Sa fertilité est encore augmentée par l'irrigation qu'elle tire du canal Impérial d'Aragon, ouvrage qui doit immortaliser la mémoire de son principal auteur, D. Ramon Pignatelli. Les environs sont couverts de bosquets, de vignes, d'olivets, de vergers et de jardins qui entouroient des maisons de campagne, des couvens, des fabriques rustiques. Le vallon est plat jusques à environ quatre cents toises de la ville, où commence un côteau qui la domine à une distance de huit cents toises, et forme ensuite, jusques à mille huit cents, un plateau appelé

Monte Torrero. Sur cette hauteur étoient des magasins et des ateliers pour le service du canal, qui y est conduit de Tudele, sans écluses, sur une distance de dix huit lieues.

En aval de Saragosse, coule un ruisseau nommé la Huerba, il est fortement encaissé. Ce ravin n'a guère d'eau que celle qui coule dans le temps des orages, ou celle que lui fournissent les terres environnantes, lorsqu'elles sont arrosées par le canal; on le passe sur deux ponts en sortant de la ville.

Sur la rive gauche de l'Ebre est un faubourg peuplé de quinze cents ou deux mille habitans. Le terrain en est plus bas que celui de la ville, et un peu marécageux. Les maisons y sont pauvres et basses.

La rivière de Gallegos se jette dans l'Ebre, presque vis-à-vis de l'embouchure de la Huerba. Un beau pont de pierre communique du faubourg à Saragosse.

Cette cité, jadis colonie des Romains, avoit été capitale d'un des nombreux royaumes des Mores, et par conséquent avoit été fortifiée. Son ancienne enceinte étoit de beaucoup plus petite que l'actuelle, et, comme à Paris, l'espace qui avoit entouré les rem-

parts étoit devenu la rue la plus brillante (1). Il ne restoit de ces antiques constructions que quelques tours de pierres de taille dans les rues près du Cosso, et le château de l'Aljaferia, qui n'a, du temps des Mores, que son nom et son emplacement, ayant été reconstruit par les rois chrétiens d'Aragon. Il servoit de dépôt d'artillerie, de prison militaire, et quelquefois de prison d'état. Dans des vues purement financières, la ville avoit été entourée d'un mur de dix à douze pieds de hauteur, de trois pieds d'épaisseur, bâti en brique et en moëllon. On n'avoit eu d'autre règle pour le tracer, que la position des maisons que l'on avoit voulu envelopper; et souvent les murs de ces habitations faisoient partie de celui de clôture. Le fleuve étoit bordé de quais au-dessus et au-dessous du pont. Le faubourg n'avoit point d'enceinte.

Les maisons de la ville sont bien bâties, en brique; quelques églises et un petit nombre d'édifices particuliers sont en pierres de taille. La hauteur des habitations est en général de deux étages. Les planchers sont

(1) *El cosso*, qui probablement signifie *le cours*.

faits en poutrelles, dont l'intervalle est rempli de petites voûtes en plâtre. Les puits, dont l'eau est très-bonne, ont de trente à trente-cinq pieds de profondeur.

Il y a un grand nombre de couvens, tant dans les murs qu'autour de la ville et dans le faubourg. Ces bâtimens étoient bien construits.

La population totale est d'environ cinquante mille habitans, cultivateurs, négocians et manufacturiers.

La ville est très-commerçante, et une partie de la principale noblesse d'Aragon y avoit conservé sa résidence.

Les Aragonais sont robustes et forts; ceux de la campagne sont aguerris à toutes les intempéries de l'air. Dans la classe des cultivateurs et celle non moins nombreuse des voituriers, les hommes ne se couchent guère dans un lit que lorsqu'ils se marient; ils sont sobres lorsqu'il le faut, mais supportent facilement les excès de boire et de manger. Quant à leur caractère moral, leur fermeté, et pour mieux dire, leur opiniâtreté sont passées en proverbe (1).

---

(1) Pour donner une idée de l'entêtement du Bis-

Autant ce peuple avoit manifesté d'énergie pour repousser la famille des Bourbons lorsqu'elle s'établit sur le trône d'Espagne, autant il en montra pour la défendre cent ans après. Aussitôt que l'on eût connoissance des événemens de Bayonne, du soulèvement de Madrid le 2 mai, et du carnage qui en fut la suite (1), tout le peuple fut en mouvement. Des groupes se rassembloient dans les places publiques, on parloit avec une liberté inouie jusqu'alors, des affiches séditieuses menaçoient les autorités, le soulèvement étoit prêt à éclater.

Le gouvernement politique et militaire du royaume d'Aragon étoit confié au capi-

---

cayen, les faiseurs de caricatures espagnols le représentent enfonçant un clou dans un mur à coup de tête; et pour peindre celui de l'Aragonais, on le peint dans la même attitude, mais la pointe du clou tournée vers le front.

(1) Quelque grande que fût la fermentation sourde qui agitoit Madrid, il n'est pas sûr que l'explosion du 2 mai eût eu lieu, si on n'avoit pas cru nécessaire d'avoir un prétexte de faire un exemple. Le mauvais calcul des personnes qui entouroient le grand-duc de Berg, a causé en grande partie les maux de l'Espagne, mais lui a procuré l'occasion de montrer son énergie.

taine-général don Jorge Juan Guillermi, lieutenant-général des armées (1), ancien militaire, respectable par ses services et ses connoissances dans l'artillerie; mais qui n'avoit pas la fermeté nécessaire dans des circonstances aussi délicates. Le conseil, que le gouverneur devoit consulter dans toutes les occasions importantes, étoit composé de vieux magistrats, accoutumés à suivre rigoureusement les formes et la lettre de la loi. Ils voyoient un gouvernement à Madrid qui leur faisoit passer des ordres par les voies accoutumées, et ils n'imaginoient pas qu'il pût exister un doute sur la question de savoir si ceux qui commandoient dans la capitale, devoient commander en Aragon. Il y avoit eu une transmission non interrompue du pouvoir, et cela leur suffisoit pour le regarder comme légitime (2).

---

(1) Capitaine-général de province est un emploi; capitaine-général des armées est un grade égal à celui de maréchal de France. Le général Palafox n'étoit que brigadier quand il fut nommé capitaine-général, et il nomma, en vertu de sa place, des officiers à des grades supérieurs au sien.

(2) C'étoit l'opinion de presque toute l'Europe.

La guerre contre l'Angleterre et le Portugal, le corps auxiliaire envoyé en France, avoient obligé à retirer les troupes de l'intérieur, et Saragosse, où il y avoit ordinairement deux régimens de garnison, n'avoit d'autres soldats que vingt cannoniers et une quarantaine de *mignons* ou miquelets (1).

Don J. Palafox, officier des gardes-du-corps, avec rang de brigadier, jeune homme de vingt-huit ans, d'une des familles les plus anciennes et les plus distinguées de l'Aragon, avoit accompagné à Bayonne le roi Ferdinand, à la personne duquel il étoit particulièrement dévoué. Il étoit parti de cette ville à l'époque où le nouveau monarque fit à son père la retrocession de sa couronne. On prétendit qu'il avoit été chargé de porter des ordres pour déclarer la guerre à la France, et qu'il avoit reçu un contr'ordre peu après son départ (2). Quoi qu'il en soit, il s'étoit établi dans une maison de campagne, à Alfranca, à demi-lieue de Saragosse; il y vivoit extrêmement retiré

(1) Espèce de gendarmerie à pied dans les provinces de la couronne d'Aragon.

(2) Par don Evaristo Perez de Castro.

avec son frère le marquis de Lazan et le colonel Butron, un de ses amis. Le bruit se répandit dans la ville que Ferdinand VII, lui-même, miraculeusement échappé à Napoléon, étoit déguisé dans ce château. Ces rumeurs, quoique mal fondées, la faveur où avoit été le général Palafox auprès du jeune roi, sa popularité, sa qualité d'Aragonais, les sentimens qu'il avait manifestés pendant le voyage de Bayonne, et qui avoient exposé sa sûreté, donnèrent des inquiétudes au capitaine-général; il lui envoya un ordre de quitter le royaume d'Aragon. Cet ordre, qui dans une autre circonstance eût été très-inconvenant, à cause du rang et du grade de cet officier, étoit alors d'autant plus déplacé, que le général Guillermi n'avoit plus assez d'autorité pour se faire obéir.

Dans toutes les parties de l'Espagne, les premiers symptômes de la révolution, furent la mort ou l'arrestation des agens principaux du gouvernement. Ce fut une sorte de garantie que le peuple se donna de sa désobéissance. A Cadix, le 29 mai, le général Solano, marquis del Socorro, ami, compagnon d'armes et élève du général Moreau,

fut massacré. A Valladolid, presque dans le même temps, une potence fut dressée devant la porte du général Cuesta, qui depuis a servi la cause de l'indépendance avec tant de fidélité et de bravoure.

Des excès analogues avoient lieu à Valence, etc. Nulle part les personnes bien nées n'agissoient pour l'insurrection, au moins ostensiblement. A Saragosse, des artisans et des curés étoient les chefs les plus recommandables. Un *tio Jorge* et un *tio Marin* (1) étoient les plus accrédites parmi la classe inférieure des habitans, ils crurent que le temps de faire usage de leur pouvoir étoit venu.

Le 24 mai, à huit heures du matin, un grand nombre de paysans des paroisses de la Madelaine et de Saint-Paul, sous les ordres de ces deux hommes, se portèrent en tumulte à l'hôtel du capitaine-général, et pénétrèrent jusque dans son appartement, après avoir en chemin, désarmé sa

(1) *Tio* veut dire *oncle ;* c'est un nom que l'on donne familièrement à toutes les personnes d'un âge avancé, qui sont au-dessous de la classe de ceux qu'on appelle *señor*.

garde. Leur cri étoit : *Meure Murat! vive Ferdinand VII! des armes! des fusils!* Des amis du général s'efforcèrent en vain de les arrêter; ils persistèrent à dire qu'il falloit qu'il sortît pour leur faire distribuer les fusils de l'arsenal, parce qu'ils savoient que l'on en avoit vendu beaucoup aux Français. Guillermi lui-même voulut en vain leur représenter l'absurdité de ces bruits, l'ancienneté de ses services, les blessures qu'il avoit reçues en combattant pour le roi, et qui étoient le garant de sa fidélité; il fut conduit et constitué prisonnier à l'Aljaferia. Le lieutenant-général Mori, commandant en second, reçut le commandement, ou plutôt fut fait le premier esclave de la populace mutinée. Elle s'empara de l'arsenal, se distribua les fusils, consigna la compagnie de canonniers au château.

Le général Mori, italien d'origine, n'inspiroit pas au peuple aragonais une confiance illimitée. Ils crioient bien, *meure Guillermi, vive Mori!* mais ils ajoutoient : *Si vous ne vous conduisez pas bien, nous crierons meure Mori.* Le gouvernement provisoire, laissé à Madrid par Ferdinand, avoit reconnu le duc de Berg, lieutenant-géné-

ral du royaume, d'après une nomination de Charles IV et de Napoléon. Le général et le conseil de Saragosse étoient incertains de leur conduite; ils ne croyoient pas pouvoir se dispenser d'obéir au gouvernement; mais ils sentoient qu'il étoit juste de satisfaire le peuple.

Le capitaine-général provisoire convoqua une junte des personnes les plus respectables et les plus influentes qui ne décida rien. Le conseil, ou *acuerdo*, ne décidoit guère davantage; mais la puissance législative et exécutrice du peuple ne perdoit pas de sa vivacité. Le même jour il y eut un soulèvement contre les Français; cependant, par considération pour le général Mori, et surtout pour les liaisons qu'ils avoient avec toute la ville, on se contenta de les enfermer dans la citadelle; ils furent, après le premier siége, conduits à Tortose par M. Torres.

La chute du général Guillermi avoit dû rendre son successeur plus circonspect. Il pensa qu'il lui seroit utile d'avoir auprès de lui don J. Palafox, dont il connoissoit l'influence sur le peuple. Il lui écrivit de venir à Saragosse. Le même jour, une cin-

quantaine de paysans armés, conduits par le *tio Jorge*, avoient été à Alfranca, et vouloient l'entraîner de force à la ville. Il résistoit; mais il s'y rendit sur la demande du général, chez qui il se présenta avec ce cortége.

Dès le lendemain il demanda à paroître au conseil, pour l'entretenir d'affaires importantes à la patrie; comme il n'avoit point de place qui lui donnât le droit d'y siéger, il y eut quelques difficultés qui furent bientôt levées. Il arriva suivi d'une foule nombreuse, entra seul, s'assit à la droite du capitaine-général, et demanda que l'on voulût bien prendre des moyens pour le débarrasser de l'importunité du peuple, protestant d'ailleurs qu'il étoit prêt à faire à la patrie et au roi, le sacrifice de toutes ses facultés, et, s'il le falloit, de sa vie.

Le conseil resta muet. Cependant le peuple qui s'impatientoit enfonça la porte, et lui signifia que *Palafox devoit être nommé capitaine-général.* Il se retira pour laisser délibérer ces magistrats; mais comme aucun n'osa parler, la porte fut enfoncée une seconde fois, et le conseil fut menacé. Alors

le général Mori commença à dire, que *si son autorité n'étoit plus utile, il laisseroit le commandement....* On ne lui permit pas d'achever. On cria *vive Palafox! vive le capitaine-général! enfin nous avons quelqu'un qui pourra nous commander* (1).

La nomination d'un chef du choix des Aragonais fit cesser au même instant toutes les convulsions populaires. La soumission la plus aveugle remplaça l'insubordination la plus complète, et quoique le peuple prît encore quelquefois des déterminations par lui-même, il rendoit compte au général des arrestations qu'il faisoit.

---

(1) J'ai trop de respect pour le général Palafox pour penser qu'il a joué la comédie, et qu'il a voulu avoir l'air d'être forcé, pour mettre dans tous les cas sa responsabilité à couvert. Son caractère le met à l'abri d'un tel soupçon; mais on doit conclure de sa conduite qu'il n'avoit pas d'instruction de Ferdinand VII, de faire la guerre aux Français; que s'il s'étoit trouvé dans une autre partie de l'Espagne, et qu'on ne l'eût pas violenté, il ne se seroit pas déclaré, et que par conséquent ceux qui, ayant la même opinion que lui, ont été obligés par d'autres circonstances à se conduire différemment, ont pu être dans l'erreur, mais ne sont pas plus coupables que lui envers leur pays et leur Roi.

Tout l'Aragon reconnut, comme la capitale, l'autorité du général Palafox. Le général Mori étoit à peu près aux arrêts chez lui, où il fut fait, quelque temps après, prisonnier à la première entrée des Français.

Il n'y avoit point de troupes de ligne dans le royaume, point d'artillerie que seize pièces en mauvais état, peu de fusils; officiers, troupes, armes, munitions, tout devoit être créé; il falloit que l'Aragon se suffît à lui-même, et il devoit être, à cause de sa proximité de la France, le premier exposé à l'invasion. Toutes ces difficultés n'arrêtèrent pas les habitans de Saragosse.

Palafox rappela au service tous les officiers en retraite dans le royaume, unis à ceux qui par différens motifs se trouvoient dans le pays, et à quelques-uns qu'il nomma, ils formèrent le noyau et les cadres de l'armée d'Aragon.

On commença l'organisation de quelques corps sous l'antique nom de *tercios*, celui des étudians de l'université étoit un des plus remarquables par sa bravoure et sa discipline. Il étoit commandé par le baron de Versage, ancien capitaine des gardes walones. C'est dans ce corps que fit ses pre-

mières armes le général Mina, neveu, qui depuis se rendit si redoutable dans la Navarre.

Les places de Pampelune et de Barcelone étoient occupées par les Français. Il n'y avoit aucune ressource en artillerie que les seize pièces mal montées, et un détachement de vingt canonniers ; on mit celles-là en état, et on fournit à ceux-ci des auxiliaires. Les fusils enlevés tumultuairement de l'arsenal furent recueillis ; on mit en réquisition les armes de chasse, on forgea des piques. La manufacture de poudre de Villafeliche fournissoit des munitions.

Quelque peu satisfaisant que fût cet état de défense pour l'Aragon, entouré d'ennemis de toutes parts, rien ne pouvoit affoiblir le patriotisme et l'esprit de vengeance des Aragonais. Ni la perte de la récolte sur laquelle étoit fondée l'espoir de leur subsistance, ni la destruction de leurs propriétés, ni ce qu'ils avoient à craindre de la fureur du duc de Bérg, qui, irritée par une résistance inaccoutumée, devoit tomber sur la malheureuse Saragosse, n'influoient sur les inflexibles résolutions d'hommes déterminés à préférer une mort honorable à un

honteux esclavage. Tout le monde, pénétré de ces nobles sentimens, faisoit volontiers les plus grands sacrifices, et le moindre signe d'égoïsme étoit regardé comme une trahison.

Ces résolutions héroïques furent connues de toute la péninsule, et le noble exemple des Aragonais contribua à établir partout l'esprit de résistance à l'injuste domination de Napoléon. Les régimens qui dans les garnisons se trouvoient avec des troupes françaises se dispersèrent, et plusieurs officiers et soldats des corps qui étoient à Madrid et à Pampelune, vinrent se réunir à l'armée d'Aragon, où ils contribuèrent à l'instruction des nouveaux corps. Des officiers du génie, employés à l'école d'Alcala, s'y rendirent aussi, de même qu'un assez grand nombre d'officiers isolés de la capitale.

On avoit commencé à faire sortir des bataillons. Celui des étudians avoit été envoyé à Calatayud pour accélérer les levées, se mettre en communication avec les juntes de Soria et de Siguenza, qui fournirent quelques légers secours, et surveiller les mouvemens de l'armée qui auroit pu venir de Madrid; les autres routes étoient pareillement observées.

L'Espagne cependant étoit en feu de toutes parts ; Napoléon voyant l'insurrection éclater sur tous les points, graces à l'imprudente violence du grand-duc de Berg, le retira lorsqu'il n'étoit plus temps. Des troupes furent envoyées à Valence, en Andalousie. L'Aragon plus près que les autres provinces devoit être le premier attaqué.

Le général Lefevre-Desnouettes se mit en mouvement de Pampelune par Tudèle. Le général Palafox, instruit de cette marche, envoya un détachement de cinq cents hommes, presque tous fusiliers d'Aragon, pour que, unis aux habitans de la ville, ils arrêtassent l'ennemi au passage de l'Ebre, le plus long-temps possible. En effet, ils le continrent quelques momens, mais furent ensuite obligés de céder à des troupes plus nombreuses et bien mieux disciplinées. Le lendemain le général Lefevre rencontra à Maillen le général Palafox, qui l'attendoit à la tête de huit à dix mille hommes d'infanterie de nouvelle levée, deux cents dragons du roi, et huit pièces mal montées. Les Français attaquèrent avec impétuosité, et après un combat court, mais sanglant, ils continuèrent leur marche sur Alagon.

Ils furent encore obligés de s'y battre, mais ils réussirent à passer le Xalon, et à faire rentrer l'armée dans la place.

Les jeunes Aragonais commençoient leur carrière militaire; ils montrèrent dans ces combats le courage naturel à leur nation; ils n'avoient pu encore apprendre l'art des manœuvres qui peut seul le rendre utile. Quelques officiers se distinguèrent, entre autres don Ant. et don Ger. Torres, et don J. Obispo. Le petit nombre de canonniers qu'il y avoit soutint la réputation de ce corps, un des plus distingués de l'Europe.

Déjà les Aragonais voyoient sous leurs murs les instrumens de la colère de Joachim et de l'ambition de Napoléon; fidèles à leur parole, ils se préparoient à les recevoir. Les résultats des batailles précédentes, les clameurs de la mère qui cherchoit son fils, de la femme qui ne trouvoit pas son mari, occasionnèrent un peu de confusion dans la ville. Le 16 juin l'ennemi voulut en profiter, et y jeta un petit corps qui arriva jusques à la rue Sainte-Engrace; il ne trouva pas une grande résistance, mais voyant les dispositions de défense, il craignit sans doute que l'on ne voulut attendre

qu'il eût pénétré dans l'intérieur de la ville, afin de pouvoir l'envelopper, et il se retira sans s'établir.

Le peuple, qui peut-être eût cédé à l'appareil d'une grande force, voyant l'hésitation et le respect avec lequel on le traitoit, redoubla d'activité et d'efforts. On plaça des pièces aux portes, on crénela le mur d'enceinte, et on établit sur les différentes avenues des épaulemens en sacs-à-terre, avec tant de rapidité, que vingt-quatre heures suffirent pour mettre la ville à l'abri d'un coup de main. Cette détermination fut l'ouvrage d'une inspiration spontanée du peuple, et l'exécution des travaux fut dirigée par le colonel du génie Sangenis et ses officiers, don Antonio Torres, et plusieurs autres citoyens et militaires.

Le général Palafox étoit sorti de Saragosse par le faubourg, le jour même de l'entrée des Français. Il étoit accompagné de son frère, de son aide-de-camp Butron, du père Basilio, du lieutenant-colonel du génie Beillan, du *tio* Jorge, du capitaine Obisbo et d'autres, et escorté par quelques troupes d'infanterie et cent dragons du roi. Il se dirigea sur Pina où il passa l'Ebre et

se réunit à Belchite, au baron de Versage, qui s'y rendit de Calatayud avec trois ou quatre mille hommes, soldats de nouvelle levée. Ces troupes, celles qu'il avoit amenées et celles qui se joignirent à elles des milices des environs, formèrent un corps de six à huit mille hommes d'infanterie, cent chevaux, et quatre pièces de canon, avec lesquelles il crut pouvoir aller au secours de la capitale. Il arriva le 21 à Almunia, où il s'arrêta un jour pour passer ses troupes en revue, et le 23 il se mit en marche pour Epila. Les chefs des corps lui représentèrent le peu d'ordre qui régnoit dans la troupe, la certitude qu'il devoit avoir d'être battu. Plusieurs étoient d'avis de marcher sur Valence, et ils étoient prêts à le faire sans ordre. Le général en chef, instruit de cette détermination, les fit rassembler, les exhorta à faire leur devoir, en ajoutant qu'il donneroit volontiers des passeports à tous ceux qui voudroient le quitter au moment du danger. Personne ne profita de cette offre (1).

---

(1) Tout cela prouve avec évidence que la défense

Le général Desnouettes, instruit de la situation de l'armée espagnole, détacha un corps de quatre à cinq mille hommes, qui, après avoir pris le capitaine du génie don Julian Albo, qui alloit en reconnoissance avec vingt dragons, attaquèrent le général Palafox à neuf heures du soir. Les corps ne purent être disposés, chacun se plaça comme il put. Il y en eut qui disputèrent le terrain avec tant de fermeté, qu'ils n'effectuèrent leur retraite sur Calatayud que le lendemain matin. Le général en chef y étoit arrivé dans la nuit avec son frère et Butron. La perte fut d'environ trois mille hommes, dont la plus grande partie ne furent que dispersés. L'artillerie se distingua à son ordinaire. Le régiment de Ferdinand VII, commandé par

---

de Saragosse n'étoit point un plan fait par le général Palafox, qu'il vouloit d'abord tenir la compagne, et que ce sont les habitans, qui ont les premiers voulu avoir l'honneur de soutenir un siége. Ces considérations détruisent les imputations (qui d'ailleurs ne seroient pas d'une nature très-grave) que l'on a dirigées contre lui, sur ce qu'il avoit fait d'une ville de paix et de commerce une place de guerre; les résultats en ont été fâcheux pour les habitans, mais eux-mêmes l'ont desiré. *Volenti non fit injuria.*

le colonel Casaux, soutint le feu sept heures comme de vieilles troupes. Don Manuel Carsel et quarante gardes espagnoles, défendirent une batterie avec beaucoup de ténacité, et firent éprouver de grandes pertes à l'ennemi.

Le capitaine-général voyant la difficulté qu'il auroit à tenir la campagne avec des troupes aussi peu exercées, les fit rentrer dans Saragosse, en deux colonnes. La première, sous les ordres de don Francisco Palafox, son frère, formoit l'avant-garde. Il suivit avec une autre colonne à un jour de distance, et rentra dans la ville seize jours après en être sorti. Le baron de Versage resta à Calatayud avec quelques dépôts.

Pendant ce temps, les ennemis s'étoient occupés à faire leurs préparatifs de siége; ils avoient fait venir un parc et des munitions de Bayonne et de Pampelune; ils construisirent un pont vis-à-vis de Saint-Lambert, pour communiquer avec la rive gauche, et compléter l'investissement qu'ils ne purent rendre bien exact. Les assiégés continuoient leur crénelement, et faisoient de petites sorties.

Pour les contenir et les faire rentrer dans

la place, les Français attaquèrent les postes extérieurs. Le couvent de Saint-Joseph, qui n'avoit d'autres défenses que les créneaux de ses murs, fut assailli avec la plus grande valeur par quatre cents Polonais.

La première tentative leur fut défavorable. Les paysans les repoussèrent avec perte; mais au second assaut ils s'emparèrent du poste, après y avoir sacrifié beaucoup de monde Ce furent aussi des Polonais qui furent chargés de prendre le couvent des Capucins. Ils en forcèrent l'entrée; les défenseurs se battirent dans l'église, dans les cloîtres, dans les cellules, et n'abandonnèrent l'édifice qu'après y avoir mis le feu.

Le Monte-Torrero coûta moins de peine à l'assaillant. La grande distance qui séparoit de la place les mille à douze cents hommes de troupes bourgeoises qui y étoient placées, les privoit de tout appui. Elles cédèrent après une défense de peu de durée. Quoique l'ennemi eût bien évidemment l'avantage du nombre et de la discipline; quoique les affaires de Maillen et d'Epila dussent prouver l'infériorité des troupes de nouvelle levée, même à nombre égal, et que par conséquent cet événement malheureux

ne dût fournir aucun grief contre le commandant du Monte-Torrero, il fut traduit à un conseil de guerre et fusillé, moins pour sa conduite dans cette affaire que pour satisfaire la vengeance de quelques ennemis : encore son délit étoit-il plus grand que celui du colonel d'artillerie Pesino, gouverneur des *Cinco-Villas*, qui fut fusillé à la porte de Sauche, sans jugement du conseil de guerre. Le colonel San-Genis, lui-même, fut un moment en prison.

L'ennemi, encouragé par les avantages qu'il avoit obtenus, essaya de s'emparer de la même manière des portes du Carmel et du Portillo. Quoiqu'il fit plusieurs attaques contre celle-ci, il fut toujours repoussé par la valeur des défenseurs, et les bonnes dispositions du général Mori, qui se mit à la tête des troupes, du capitaine du génie don Juan Gregorio (1) et de don Ant. Piñeiro, officier d'artillerie. La dernière attaque sur cette batterie, qui n'avoit qu'un épaulement de neuf pieds et un fossé de même largeur,

---

(1) Fils du marquis de Valle-Santoro, qui défendit avec beaucoup de ténacité la place de Bellegarde dans la guerre de 93.

fut si acharnée, que des Polonais vinrent se faire tuer sur le parapet. Au Carmel, des fougasses placées à la crête de la contrescarpe firent un bon effet. Les officiers d'artillerie et du génie Belbeser et Cortines s'y distinguèrent. Les chefs de l'infanterie Urrutia, Obispo, les deux Torres, y ajoutèrent de nouveaux titres à la réputation qu'ils avoient acquise dans les combats antérieurs.

Cette tentative infructueuse détermina l'ennemi à employer les moyens plus lents et plus sûrs de l'attaque régulière. Il dirigea ses travaux contre le château de l'Aljaferia et Sainte-Engrace.

Le régiment d'Estremadoure de huit cents hommes, la plupart vieux soldats, commandé par le colonel Solano, étoit entré dans la place. Les assiégés, renforcés de cette nouvelle troupe, crurent pouvoir reprendre la position de Monte-Torrero, dont la perte leur avoit été extrêmement sensible. Deux mille hommes sous le commandement de l'ancien colonel Viana, homme âgé de plus de soixante ans, mais ayant toute l'audace de la jeunesse, se dirigèrent sur ce point. Ils se battirent avec acharnement, mais souffrirent une perte considérable, et ne se

seroient peut-être pas retirés, si le respectable vieillard, qui les conduisoit, n'avoit été tué d'un coup de lance.

On n'avoit pas eu le temps de couper les arbres dont la plaine est couverte, de sorte que les tirailleurs ennemis étoient à l'abri jusques à quatre-vingts pieds de la muraille. Les paysans se jetoient aussi dans ces bois, et y faisoient la petite guerre tout le jour. A la nuit, ils abattoient les arbres les plus près de la ville. Les travaux de l'assiégeant se faisoient très-lentement, retardés par les sorties journalières des assiégés.

Le 2 août, ceux-ci furent renforcés de deux mille hommes de gardes espagnoles et de volontaires d'Aragon. Il arriva aussi quelques pièces de canon. Ce secours fut de la plus grande utilité. Le régiment d'Estremadoure avoit beaucoup souffert. Un grand nombre de vieux soldats avoient péri, et il manquoit surtout des canonniers. La satisfaction que donnoit l'arrivée de ces troupes fut troublée par le désastre qu'occasionna l'explosion du magasin à poudre de la rue du Cosso, qui sauta par accident à deux heures après-midi, renversa plusieurs maisons dans les environs, et ensevelit sous

leurs ruines beaucoup d'habitans. A ce malheur se joignit le bombardement de la place, qui commença le 3 août, jour où l'assiégeant démasqua aussi ses batteries contre l'Aljaferia et Sainte-Engrace.

Les Français voulurent, à peu près à la même époque, s'emparer des moulins à poudre de Villa-Feliche qui approvisionnoient la place, et en sont à environ douze lieues du côté de Calatayud. Leur première tentative fut inutile. Le général Versage, sorti de cette dernière ville avec des forces à peu près égales aux leurs, les posta si avantageusement sur les hauteurs qui dominent le village, qu'ils ne purent s'en emparer. Ils furent plus heureux la seconde fois, et obligèrent le baron à se replier sur le corps d'armée de Valence, aux ordres du général Saint-Marc.

Ils étoient les maîtres de la campagne. Le général Palafox reçut des offres de capitulation, il les rejeta toutes. Le premier pas étoit fait, il voulut remplir jusques au bout la glorieuse carrière dans laquelle il s'étoit trouvé lancé; son nom servoit de ralliement à tous les habitans, et les encourageoit à combattre. La brèche fut bientôt

praticable dans les murs d'un couvent sans fossé. Le 4 août, à la pointe du jour, les Polonais montèrent à l'assaut à Sainte-Engrace. Les paysans, appelés par la cloche d'alarme, se précipitèrent dans le couvent, ni la chûte des planchers, ni l'état menaçant des murs ne purent les empêcher de se défendre corps à corps et de disputer longtemps à l'ennemi, un terrain qu'ils ne lui abandonnèrent que couvert de morts des deux partis.

La prise de Sainte-Engrace ouvroit la ville aux colonnes ennemies, elles y pénétrèrent. Le plus grand désordre régnoit dans la place, chacun commandoit en chef, rallioit un petit nombre de paysans ou de soldats, se plaçoit comme il pouvoit, et défendoit le débouché qui lui paroissoit le plus convenable; encore falloit-il, pour qu'il fût obéi, que les dispositions qu'il prenoit fussent agréables à ceux qu'il commandoit, et si le cri de trahison se faisait entendre, une mort certaine le suivait de près.

Un grand nombre d'autres défenseurs qui, depuis la première attaque, connoissoient le chemin de la rive gauche de l'Ebre, passèrent le pont et sortirent du faubourg

Digitized by Google

qui n'étoit pas entièrement cerné, le général français, qui s'en aperçut, détacha pour les poursuivre un corps de cavalerie qui fit prisonniers ceux qui n'étoient pas assez au fait des sentiers. La plus grande partie réussit cependant à s'échapper.

L'assiégeant s'établit dans la rue Sainte-Engrace, et s'empara de plusieurs maisons, où fut fait prisonnier le général Mori, quelques habitans, et quelques religieuses qui étoient restées dans leurs habitations. Les Polonais s'étendirent jusqu'à l'extrémité de la rue, dont les deux coins, sur le Cosso, sont occupés par l'hôpital général et le couvent de Saint-François. Ils voulurent se diriger sur le pont, mais au lieu de prendre la rue de Saint-Gil, ils entrèrent dans celle de l'*Arco de Cineja*, ruelle tortueuse qui conduit à la tour neuve. Cette erreur leur coûta beaucoup de monde; ils furent chassés avec perte de l'*Arco de Cineja*, et obligés de s'arrêter aux deux édifices dont ils s'étoient emparés. Cet incident augmenta l'énergie des habitans, qui parvinrent à incendier le couvent de Saint-François, après avoir fait payer cher sa conquête à l'assail-

lant, étonné d'une telle résistance dans une ville prise d'assaut.

La prise et l'évacuation de l'hôpital général, offrit le spectacle le plus affreux. Des malades, pour fuir l'incendie, se précipitoient par les fenêtres sur les baïonnettes des soldats; des blessés, enveloppés de longs draps ensanglantés, s'efforçoient de traîner leurs membres mutilés; au milieu de ces scènes d'horreur, les fous, dont on avoit pu ouvrir les cabanes, chantoient, rioient, déclamoient à haute voix, suivant le genre de manie dont ils étoient attaqués. Ceux qui avoient pu échapper aux flammes et aux coups des soldats, que la vivacité du combat mettoit aussi dans un état de frénésie, furent conduits au Monte Torrero, d'où on les renvoya le lendemain. Les religieuses et les folles parurent très-satisfaites des égards qu'avoient conservés pour elles les officiers de l'armée française.

Une des choses qui aidèrent le plus les défenseurs fut l'indiscipline des assaillans, des Polonais surtout, qui se livroient au pillage et à toute sorte d'excès dans les maisons où ils pouvoient pénétrer; ce qui à

la fois augmentoit l'exaspération des Aragonais, et leur livroit leurs ennemis isolés et presque sans défense. Dans cette situation les maux de la guerre devoient prendre des deux côtés le caractère le plus horrible, et on oublioit quelquefois les maximes antiques consacrées par l'humanité, et qui tendent à diminuer les malheurs que ce fléau entraîne trop souvent après lui.

Les premiers momens d'étonnement, de consternation et de rage, une fois passés, les deux partis jugèrent leur position. Les Français étoient établis sur un des côtés de la rue du Cosso, les Espagnols dans les maisons de la ligne opposée. Ils avoient déjà vu qu'il leur étoit possible de résister à des attaques de vive force, et ils ne les craignoient plus. L'ennemi étoit dans la ville, de nouvelles tentatives ne pouvoient que lui donner quelques maisons de plus; le prestige attaché à l'enceinte, et qui faisoit croire que tout est perdu dès qu'elle est forcée, ce préjugé, si favorable aux assaillans et si faux, étoit complètement détruit. On voyoit l'ennemi, separé par une rue où par une maison, avec le même sang froid qu'on le voit au delà d'un fleuve. Les Fran-

çais, de leur côté, crurent devoir renoncer à des coups de vigueur qui leur coûtoient trop de monde, et qui n'avoient pas de résultat; ils résolurent de s'étendre du côté du couvent de Saint-François, ils attaquoient île par île, maison par maison; mais les habitans avoient adopté un même système de défense, et lorsque les espérances de l'assaillant n'étoient pas trompées; au moins chaque pas qu'il faisoit étoit marqué par des pertes considérables.

Le bombardement qui souvent intimide, même la garnison, quoiqu'il ne puisse l'atteindre, n'ébranloit pas la constance des bourgeois. Les prêtres donnoient la leçon et l'exemple du courage; ils rapportoient tous les vœux à la conservation du sanctuaire de Notre Dame du Pilar, et c'étoit à son intercession que ses protégés devoient leurs succès. Les femmes assistoient les malades, se mêloient même, quelquefois, dans les rangs des soldats; on en vit une qui, ayant perdu son mari qui servoit dans l'artillerie, le remplaça dans le service du canon jusques à la fin du siége. Le capitaine-général lui accorda une décoration honorifique et une pension viagère.

La guerre de maisons continuoit avec lenteur, on n'y avoit pas encore mêlé l'art des mines, et elle offroit aux assiégés des avantages énormes. Il n'est point douteux que le général Verdier, qui avoit remplacé le général Lefevre, n'eût perdu toute sa petite armée, si on lui eût laissé le temps de continuer le siége. Du 4 au 14 d'août, il ne s'empara que de quatre maisons à la gauche de Saint-François, une seule en face de la trésorerie, lui coûta six jours de combats.

Les armes françaises avoient été malheureuses à Baylen. Valence avoit su, comme Saragosse, braver les menaces d'un corps trop foible pour soumettre cette ville. Napoléon avoit cru n'avoir qu'à occuper le pays. Il avoit envoyé partout des forces insuffisantes, et fait connoître aux Espagnols le secret de leur puissance. Joseph avoit abandonné Madrid, après un règne de dix jours et onze nuits. L'armée française se replioit sur Vittoria. De l'autre côté, le corps d'armée valencien, aux ordres du général Saint-Marc, renforcé par Versage, se portoit sur Saragosse. Les assiégeans craignant d'être coupés s'ils restoient plus

long-temps dans la position pénible où ils s'étoient mis, levèrent le siége du 14 au 15 août, en abandonnant et jetant dans le canal toute leur grosse artillerie et leurs munitions. Ils ne prirent pas même le temps d'évacuer les approvisionnemens amassés à Tudèle : tout fut perdu. On leur fit des prisonniers dans la retraite.

La victoire étoit complète; bientôt on en rendit grace au ciel, en célébrant avec la plus grande pompe la procession de la Fête-Dieu, qui avoit été interrompue par la première attaque des Français, le 16 juin. Le peuple ivre de joie de voir cette solennité sacrée qui lui rappeloit l'indépendance qu'il avoit reconquise, faisoit retentir l'air des cris de *vivent Notre-Dame du Pilar, et le général Palafox.*

La première impulsion de la défense, fut due à la vertueuse horreur du peuple pour un joug étranger. Il fut dignement secondé par le caractère de son illustre chef, et le zèle, l'activité, les talens des principaux officiers. Les deux corps de l'artillerie et du génie commandés par don Joseph Consul, et don Antonio San-Genis, soutinrent leur ancienne réputation. Don Antonio Torres

fut toujours à la tête des troupes et se trouva toujours dans les occasions les plus périlleuses. Le régiment d'Estremadoure se dévoua dans plusieurs occasions avec le plus grand courage. Don Antonio Delgado, capitaine de ce corps; le commandant des volontaires de Catalogne, Marco Delpon; don Juan Diaz, capitaine du régiment du roi, se firent distinguer par la ténacité avec laquelle ils défendirent les postes qui leur étoient confiés. Le nombre des actions particulières, dignes d'être remarquées, est incalculable.

Ainsi finit la première défense de Saragosse, qui est en elle-même un fait d'armes très-remarquable, et qui ne pouvoit être surpassée que par celle que fit quatre mois après la même ville, qui acquit plus de gloire encore en succombant la seconde fois qu'elle fut assiégée, qu'elle n'en avoit obtenue en résistant aux premiers efforts de ses ennemis.

Digitized by Google

SECOND SIÉGE

DE SARAGOSSE,

DU 21 DÉCEMBRE 1808 AU 21 FÉVRIER 1809.

Le triomphe qu'avoient obtenu les Aragonais, par la levée du premier siége, l'idée d'avoir vu reculer devant une ville ouverte, les guerriers à l'aspect desquels s'étoient abaissés les remparts de Magdebourg et de Custrin, remplit toute la nation du plus vif enthousiasme. Le dévouement et la gloire de Saragosse furent célébrés dans toute l'Espagne, et le chef qu'elle s'étoit choisi devint l'objet de la vénération, et presque de l'adoration publique (1). Cependant partout on s'occupoit

(1) Le général Palafox qui savoit bien que sa force étoit dans l'opinion, saisissoit, avec plus d'habileté que de modestie, les occasions de montrer une con-

d'achever l'expulsion des Français, que Baylen, Valence, et Saragosse avoient vu commencer, mais qui cependant ne devoit se terminer par un concours d'évènemens inouis, que long-temps après l'époque où leurs aigles victorieuses auroient reparu avec éclat dans les endroits même, où pour la première fois, elles avoient été humiliées.

Toutes les provinces de l'Espagne, ou pour mieux dire tous les états dont se compose la monarchie, organisèrent des juntes. Chacune d'elles s'intitula souveraine. Celle de Séville plus adroite, ajouta à son titre

---

fiance qui devoit augmenter celle de ses troupes. Dans une proclamation qu'il adressa aux habitans de Madrid, on remarquoit les phrases suivantes : « Aussitôt que je me serai débarrassé de la canaille qui a osé attaquer mes murailles, je volerai à votre secours. J'ai à peine assez de temps pour nettoyer mon épée, toujours teinte du sang de ces misérables. Si je les attaque, je suis vainqueur; s'ils m'attaquent, ils s'en retournent punis de leur audace ». Avant lui, un autre général d'une réputation bien plus grande avoit, dans ses bulletins, donné l'exemple de diminuer la force de ses ennemis en affectant de les mépriser, et l'on ne peut disconvenir que cette méthode, si elle n'est polie, ne soit bonne, du moins lorsque les succès la justifient.

celui de *suprême des Indes*, et cet avantage qu'elle s'arrogea de son autorité, lui donna de grandes ressources et une grande influence sur les autres.

Pendant que toutes les parties de la péninsule étoient agitées d'un ferment de républicanisme, l'Aragon sous les ordres de son capitaine-général, conservoit les principes et les habitudes du gouvernement monarchique. L'autorité du général Palafox étoit absolue, et il agissoit au nom du roi captif avec la même plénitude d'autorité, et au moins à aussi juste titre, que les juntes suprêmes des Asturies, de Séville, de Valence, etc. Ce fut en cette qualité, que pour récompenser la fidélité des habitans de Saragosse pendant le premier siége, il leur accorda le privilége de ne pouvoir, dans aucun cas, être condamnés à la peine de mort dans les domaines de S. M. C. (1).

---

(1) Cette disposition législative n'a point été sanctionnée par l'autorité du Roi; il a plus noblement récompensé les défenseurs de Saragosse en leur donnant une décoration honorifique, qu'en leur accordant une prérogative, qui ne devenoit une faveur du souverain que pour ceux que leur conduite en rendoit indignes.

Quelque grand que fût le pouvoir du gouverneur, qui réunissoit à l'autorité politique d'un vice-roi, l'exercice de la police militaire comme général; le peuple, qui souvent n'étoit que la populace, ne conservoit pas moins une partie de la puissance qu'il avoit donnée; il forçoit souvent son chef à des actes d'une excessive sévérité, qui répugnoient sans doute à son humanité, mais qu'apparemment il n'étoit pas le maître d'empêcher; le plus léger soupçon, la première dénonciation, étoient des arrêts de mort. Heureux ceux qui traduits au château dans les prisons de l'inquisition, rachetoient leur vie au prix d'une longue captivité. Ce ne fut que par ce moyen que le général Palafox put sauver la vie au prince Pignatelli son parent, qui avoit été chargé de lui faire des propositions d'arrangement de la part de Joseph, et qui ne fut rendu à la liberté, lors de la capitulation, que pour mourir bientôt après de l'épidémie. Les mêmes cachots ont conservé le colonel du génie Pueyo, commandant le régiment de sapeurs, qui venu à Saragosse pour se joindre à ses camarades, et defendre la cause commune, fut arrêté

pour avoir rendu compte au chef qu'il avoit alors, du départ des soldats de son régiment. Quelque évidente que fût son innocence, on n'osa prononcer un jugement qui l'auroit acquitté, et l'entrée seule des Français le délivra. Sa femme et trois de ses enfans moururent pendant sa captivité.

Quelques agens du chef suprême abusoient de leur pouvoir (1). Tout étoit demandé au nom de la patrie et du Roi, toute désobéissance étoit un crime de lèse-majesté, et en revanche, le dévouement à cette cause sacrée donnoit l'autorité la plus illimitée, et assuroit l'impunité à tous ceux qui avoient obtenu la plus légère émanation du pouvoir; aussi quand même l'unanimité des sentimens n'auroient pas été dans le cœur de tous les citoyens, la crainte auroit suffi pour en donner l'apparence.

A l'ivresse d'un premier succès qui ravissoit l'amour propre national, à la ténacité naturelle des Aragonais, à la force du gouvernement dictatorial tendu au plus haut

(1) Le *tio Jorge*, le *tio Marin*, le limonadier de la rue du *Cosso*, le curé de Saint-Gil, le père de la Consolacion, et le père Basilio.

degré et favorisé par l'effervescence démocratique, se joignit encore l'exaltation des sentimens religieux. Notre-Dame du Pilar, protectrice de Saragosse, venoit de signaler son pouvoir, et la levée du siége étoit le plus grand de ses miracles.

D'un peuple ainsi disposé, il n'étoit rien que l'on ne pût espérer. L'ennemi cependant concentré sur les bords de l'Ebre, bravoit les efforts des troupes nombreuses, mais indisciplinées, qui s'étoient réunies autour de lui.

L'expédition anglaise, arriva tard, et quand on crut pouvoir commencer les opérations contre Joseph, il n'étoit plus temps. Napoléon étoit arrivé avec toute son armée d'Allemagne. La guerre, offensive un moment, alloit redevenir défensive. Le général Palafox avoit prévu ce changement, et depuis long-temps s'occupoit des moyens de résister.

On l'a blâmé d'avoir, de sa propre autorité, fait de Saragosse une place forte, et d'avoir ainsi exposé les habitans de cette cité à toutes les horreurs d'un siége que ni la situation, ni l'état de leur place ne les appeloit à braver. Cette conduite cependant

n'est point repréhensible quant aux citoyens, qui seuls s'étoient défendus dans le premier siége, et qui seuls se seroient défendus une seconde fois ; au contraire, une enceinte en arrêtant les efforts de l'ennemi, est avantageuse aux habitans, ne fût-ce que pour leur garantir les bienfaits d'une capitulation. Ce n'est pas qu'à Saragosse ils la desirassent, et l'on verra plus bas que long-temps après qu'il n'y eut plus d'espoir, ils vouloient encore se défendre.

Sous le point de vue militaire, on devoit savoir que la garnison de la place y arrêteroit bien plus long-temps l'effort de l'ennemi, qu'elle ne pouvoit le faire en rase campagne, et qu'elle lui occasionneroit de bien plus grandes pertes. La ville d'ailleurs, étoit un point militaire important. Il y avoit déjà des établissemens militaires ; on pouvoit en former d'autres, et il étoit essentiel de l'occuper, moins encore pour l'utilité dont elle pouvoit être à l'Espagne, que pour les avantages que sa position centrale devoit procurer aux Français.

Il y avoit d'ailleurs des chances de succès ; l'armée anglaise, réunie à celle du marquis de la Romana, étoit en marche; on ne

pouvoit deviner ni les tâtonnemens du général anglais, lorsqu'il dût se porter en avant, ni la rapidité de sa retraite; moins encore qu'il se laisseroit couper de l'armée espagnole qui fut battue isolément. Le général Doyle étoit venu promettre des secours sur lesquels on avoit quelque raison de compter.

Et indépendamment de ces considérations, la saison qui commençoit annonçoit le plus puissant auxiliaire. Et si, comme il arrive presque tous les ans, les mois de janvier et de février eussent été pluvieux, la peine qu'auroient donnée les attaques auroit pu être telle que, comme à Tarifa, les assiégeans eussent été obligés de céder à la nature. Tout par malheur se tourna contre nous : l'hiver fut sec pour favoriser les attaques, et assez tempéré pour que la plus affreuse épidémie pût s'étendre parmi les défenseurs. Malgré cela nous résistâmes; qu'eût-ce été si nous avions été secondés, non par des prodiges, mais par le cours ordinaire et régulier des saisons?

Ce qui prouve encore davantage quelle étoit l'importance de Saragosse, et de quel prix étoit sa possession, c'est celui qu'y

attacha Napoléon, que l'on ne peut pas accuser d'avoir été un mauvais juge en géographie militaire. Dès son entrée en Espagne il s'étoit occupé de cette conquête; des parcs étoient préparés à Bayonne et Pampelune. Un de ses aides-de-camp, fut chargé de conduire les travaux; le commandement du siége fut donné à celui des maréchaux en qui il avoit le plus de confiance, et qui la méritoit tant par ses qualités militaires que par un attachement, bien plus noble que le dévouement dont tant d'autres se sont vantés depuis.

Trois corps d'armée peu nombreux à la vérité, mais formés de troupes excellentes, furent destinés à cette opération. Tout le pouvoir d'un homme qui sembloit, comme Attila, dépositaire de celui de la providence, se réunissoit pour nous écraser. Voici ce que nous avions pour lui résister.

On doit fixer au premier septembre 1808, l'époque où commencèrent les travaux de Saragosse. Quoique le premier siége eût été levé dans la nuit du 14 au 15 août, la plus grande partie de ce mois fut employée aux réjouissances publiques, et de notre côté, aux reconnoissances, aux projets,

aux approvisionnemens qui devoient précéder le moment d'entreprendre les ouvrages.

Les soins du capitaine général Palafox, ne se bornoient pas à la défense de la place. Il réunissoit tous les jeunes gens du royaume d'Aragon. Il les organisoit en bataillons, les armoit, les habilloit pour les mettre à même de tenir la campagne avec les armées qui venoient du midi. Celle de Valence, forte de quatorze mille hommes, sous les ordres du général Saint-Marc ; et celle de Murcie de huit mille, sous ceux du général Llamas, entrèrent à Saragosse, et en partirent au commencement de septembre, pour se joindre sur le haut Ebre à l'armée d'Andalousie, que le général Castagnos y avoit conduite par Soria. Il y avoit tous les jours dans les environs de Tudèle de petites escarmouches, et à mesure que les bataillons se formoient dans la capitale, on les envoyoit en ligne, achever leur instruction sur le champ de bataille. On en envoya huit en Navarre, aux ordres du général O-Neill, et cinq autres, sous les ordres du marquis de Lazan, frère du général Palafox, passèrent en Catalogne.

On ne pouvoit compter pour les travaux du génie, que sur les hommes de trente-cinq ans et au-dessus, et encore l'époque de la vendange, et de la cueillette du chanvre, diminua beaucoup celui des habitans des campagnes voisines. On ne pouvoit donc employer qu'une partie de la population de Saragosse, et comme l'on étoit obligé de payer les journées, cette considération limitoit encore les moyens dont on auroit pu disposer.

Différens projets furent proposés. L'un d'eux portoit la défense aux bords du Canal impérial d'Aragon, qui auroit formé le front du camp retranché. La Huerba d'un côté, et un retranchement continu de l'autre, l'auroit lié à l'Ebre. Ce système eût pu être adopté, si on avoit eu devant soi le temps suffisant pour exécuter l'immense développement de ces ouvrages, si on avoit pu avoir une artillerie assez nombreuse pour les garnir, et surtout, si l'on n'avoit pas eu lieu de craindre que des troupes de nouvelle levée, ne fussent aisément forcées dans des lignes d'une étendue aussi vaste. Dans ce système d'ailleurs, la ville devoit toujours être fortifiée comme réduit; on s'ar-

rêta donc au projet d'y concentrer les défenses, sauf si l'ennemi en laissoit le temps, à s'établir fortement ensuite à Monte-Torrero. On se contenta de faire sur ce point un retranchement de peu de relief, revêtu en briques cuites au soleil, et ouvert à la gorge : cet ouvrage défendoit l'intérieur de deux petites têtes de pont placées sur les chemins de Madrid et de la Muela.

On savoit qu'il étoit impossible d'improviser une bonne fortification pour une ville très grande, dominée à portée de canon, et accessible de toutes parts. Pour faire au moins la plus prompte, on conserva le mur d'enceinte, que l'on renforça dans quelques parties, et que l'on perça d'embrasures et de meurtrières. On devoit chercher à se procurer des flancs sur les immenses courtines qu'il présentoit; c'est dans cette vue que les travaux furent dirigés.

Près du confluent de l'Ebre et de la Huerba, et au-delà de cette rivière, est le couvent de St.-Joseph, qui forme un rectangle de soixante toises sur quarante, et que l'on crut devoir occuper pour éclairer toutes les attaques que l'on pourroit faire sur la rive droite. Son long côté de soixante toises n'avoit pas à la

vérité de flanquemens, mais on y suppléa par l'augmentation du relief, la construction d'un chemin couvert et le palissadement de l'escarpe. D'ailleurs cette pièce qui n'étoit qu'une lunette isolée, étoit vue en dedans par la tête de pont construite en arrière en tenaille, et dont les deux branches étoient défendues par un chemin couvert établi sur l'autre rive; celui-ci à son tour étoit battu à revers par l'enceinte crénelée, et les batteries que l'on y avoit établies depuis la rivière jusques à Sainte-Engrace.

Ce couvent étoit le saillant le plus remarquable du contour. On en avoit fait une espèce de forteresse qui communiquoit par un double retranchement au pont sur la Huerba, où il y avoit une seconde tête de pont. Celles de ses branches qui n'étoient pas flanquées avoient quelques fourneaux de mines.

De Sainte-Engrace au couvent du Carmel, et de là à celui de la Trinité, l'enceinte formoit un angle rentrant assez marqué pour que l'on ne dût pas craindre que ce point devînt celui de l'attaque. Cependant il y avoit assez de feux pour ne point courir de risques de surprise. Un fossé de

quinze pieds de profondeur sur vingt-un seulement de large, couvroit le mur de la ville dans toute son étendue.

Le couvent des Trinitaires étoit crénelé; on n'avoit pas eu le temps de faire le fossé qui devoit l'entourer.

La courtine entre la Trinité et le Portillo, étoit de trois cents toises; on avoit établi au milieu de cette distance une batterie circulaire qui faisoit l'effet d'un bastion plat et flanquoit ces deux saillans. Au-delà du Portillo, le château de l'Aljaféria, qui forme un carré avec quatre petites tours bastionnées, et un fossé revêtu, défendoit suffisamment cette partie jusqu'à la porte de Sanche, près de l'Ebre, couverte aussi par une batterie. C'est ce fort que l'on nomme mal à propos l'inquisition. La maison destinée à ce tribunal, étoit dans l'enceinte de la ville, et les prisons seulement étoient au château.

Le faubourg étoit défendu par un système de redoutes et de flèches, revêtues en briques cuites au soleil, et appuyées en arrière par une enceinte de maisons crénelées, avec des batteries et des traverses au débouché de chaque rue.

Dans l'intérieur de la ville, il y avoit aussi des traverses dans toutes les rues qui étoient près de la muraille. Les maisons étoient crénelées, les portes et les fenêtres des rez-de-chaussée murées; de sorte que chaque île de maisons formoit une enceinte à forcer. On avoit élevé des blindages dans les places et les principales rues.

Tels étoient les ouvrages, qui sans doute, si le colonel San-Genis eût eu plus de temps et de moyens, eussent pu être meilleurs, mais qui, tels qu'ils étoient, formoient une *masse imposante de travaux immenses*, et au moyen desquels l'immortelle ville de Saragosse soutint soixante jours de tranchée ouverte, et quarante-un de bombardement continuel, malgré les savantes combinaisons des généraux Lacoste, Dedon, du colonel Rogniat, de tant d'autres des meilleurs officiers du génie et d'artillerie qu'il y eût en Europe, secondés par de braves troupes sous les ordres des maréchaux Moncey, Mortier, du duc d'Abrantès, et enfin du maréchal duc de Montebello, l'un des plus illustres compagnons de Napoléon.

A ces travaux on doit encore ajouter la

destruction de toutes les maisons jusques à sept cents toises de la place, l'abattis des forêts d'oliviers qui couvroient la plaine à la même distance ; l'établissement des magasins à poudre et d'un parc d'artillerie. Les briques de démolition étoient employées aux revêtements, les bois des planchers et les abattis fournissoient pour les blindages et l'approvisionnement du parc ; la plus grande activité régnoit par tout. Les femmes s'occupoient aux ateliers de l'habillement, les moines faisoient des cartouches, et ceux des hommes qui ne travailloient pas aux fortifications, s'exerçoient au maniement des armes.

L'artillerie n'étoit composée, pour la plus grande partie, que de pièces de quatre, de huit et de douze. Il n'y avoit guère que soixante pièces de seize et au-dessus, dont la plupart avoit été retirées du canal où les Français les avoient jetées à leur retraite du mois d'août. Il y avoit encore huit mortiers de dix et de douze, qui n'étoient guère employés que comme pierriers, par le défaut de projectiles creux ; il y avoit en tout cent soixante bouches à feu.

L'approvisionnement en boulets, dont une

grande partie provenoit de l'armée française, étoit assez considérable. Celui en bois propre aux affûts, étoit plus que suffisant. L'accident arrivé dans le premier siége, par l'explosion du magasin à poudre, engagea à se prémunir contre un évènement pareil, et l'on se décida à faire chaque jour la poudre nécessaire pour les besoins. M. le général Carnot a proposé depuis ce moyen, dans son traité de la défense des places, pour éviter le risque toujours imminent d'un évènement qui peut entraîner la destruction d'une ville ou même celle de ses défenses. Saragosse étoit autrefois l'entrepôt et la raffinerie de toutes les salpêtreries du royaume d'Aragon ; l'immense approvisionnement de salpêtre qu'il y avoit, nous fournit le moyen de nous assurer les avantages qui résultent de cette méthode.

Les magasins du génie étoient bien fournis de sacs à terre, de sacs de laine ; il y avoit peu de gabions, qui étoient remplacés par les paniers de vendanges qui ont à peu près la même dimension. Les bois ne manquoient pour aucune construction.

Chaque soldat, chaque habitant, avoit son fusil de calibre espagnol ou anglais.

Digitized by Google

Ceux-ci provenoient d'un envoi expédié par la Catalogne, à la suite d'un voyage que le général Doyle avoit fait à Saragosse, et pendant lequel il eut, avec le général Palafox, différentes conférences relatives à la défense de la place.

Les magasins avoient du bled, du vin, de l'eau-de-vie, de l'huile, de la morue et des pois chiches pour quinze mille hommes pendant six mois. Il n'y avoit point de viande salée, et très-peu de viandes fraîches, réservées pour les hôpitaux et qui furent bientôt épuisées. Outre cela chaque habitant avoit son approvisionnement, comme si chacun d'eux avoit eu à soutenir un siége en particulier. On n'avoit pas eu besoin d'employer de moyens coercitifs ni de ménaces pour faire exécuter cette mesure; les couvens sur-tout avoient des magasins considérables.

L'orge manqua avant la fin du siége; il y eut toujours de la paille pour les chevaux.

Que l'on se rappelle l'envoi de treize bataillons armés et équipés sur les lignes d'opérations; la nourriture des armées de Valence et de Murcie, pendant leur séjour, l'on se formera une idée des ressources que fournît

le patriotisme des Aragonais, du zèle avec lequel les généraux, les officiers de l'artillerie et du génie surent l'employer pour la défense de la ville, et l'on pensera peut-être que si le développement de la fortification avoit permis de tenir l'ennemi hors des murs, s'il y eût eu des casemates étendues, que l'on eût pu employer des moyens de police pour arrêter l'épidémie, le résultat du siége eût pu devenir douteux.

La garnison devoit être composée de quinze mille hommes, non compris les habitans au-dessus de trente-cinq ans, tous les autres étoient enrégimentés ; mais la bataille de Tudèle fut perdue le 23 novembre, et toute l'armée qui l'avoit soutenue se dispersa sur différentes routes. La plupart des soldats des corps de Valence et de Murcie repassèrent à Saragosse, ainsi que beaucoup de ceux de l'Andalousie, et surtout les blessés et les équipages, à qui de plus beaux chemins présentoient plus de facilité pour leur transport. Les hôpitaux furent encombrés de malades, et la ville de militaires. Le capitaine-général les y rallia, les incorpora tous à la garnison de la place et les réunit en différens corps. La force de l'armée, car

elle méritoit bien ce titre ; étoit de près de trente mille hommes, sous les ordres de don Joseph Palafox-y-Melzi, brigadier et capitaine-général du royaume. Les généraux Saint-Marc, Versage, tous les deux français ; Amoros, O-Neill, Buddley, maréchaux-de-camp ; Perin, Renovales, etc., brigadiers, commandoient sous ses ordres.

L'artillerie étoit forte d'un régiment de quinze cents hommes, en y comprenant les habitans aggrégés comme auxiliaires. Le général Villalva la commandoit : elle étoit renforcée par des canonniers de marine venus avec l'armée de Murcie.

Il y avoit treize officiers du génie, sous les ordres du colonel San-Genis ; on avoit formé un corps d'environ huit cents pionniers, qui faisoient le service de sapeurs ; ils avoient été choisis parmi ceux qui avoient travaillé au canal d'Aragon, et qui étoient par conséquent les plus accoutumés aux grands remuemens de terre.

L'infanterie se composoit de vieilles troupes, ou au moins de corps dont les cadres étoient anciens, et parmi lesquels on comptoit ceux qui avoient été formés des débris de la bataille de Tudèle, et de nouveaux

bataillons de milice aragonaise formés depuis le premier siége, et primitivement destinés à la défense de la place. Voici leurs noms et leur force, autant qu'après un si long intervalle de temps, la mémoire a pu les fournir.

INFANTERIE.

Troupes de ligne.

Gardes espagnoles.....	800
Gardes walonnes, principalement composées de déserteurs et prisonniers français.....	500
Suisses d'Aragon.....	1000
Valence.....	800
Savoie.....	500
Estremadure.....	800
Castille.....	1000
Volontaires d'Aragon, 2 bataill.	1600

Troupes aragonaises.

Grenadiers de Ferdinand VII.
Infant don Carlos.
Régiment de Perena.
Bataillon de Catalans.

Doyle.
La Réunion.
Bourbon.
Notre-Dame du Mont-Carmel.
El Portillo.
Notre-Dame *del Pilar.*
Les Martyrs.
Saragosse, 2 bataillons.

Troupes valenciennes et murciennes.

Alicante.
Turia.
Chelva.
Segorbe.
Orihuela.
Lyria.
Florida-Blanca.
Peñas de S. Pedro.
Murcia, 2 bataillons.

La cavalerie se composoit d'environ deux mille hommes, savoir :

Hussards d'Olivença.....	300
de Ferdinand VII.....	600
Dragons de Numance.....	500

et quelques corps francs. Elle étoit sous les ordres du général Butron.

Il y avoit sur le fleuve quelques chaloupes canonnières, montées par des officiers de marine et des matelots de Carthagène

L'administration étoit confiée à don M. Dominguez, intendant d'armée; il avoit sous ses ordres de nouveaux employés, pris en grande partie parmi les habitans.

Le trésor étoit bien fourni; il fut encore grossi des caisses de quelques régimens qui s'y arrêtèrent, après la bataille de Tudèle. On ne paya pourtant pas la solde; mais l'intendant Dominguez avoit encore en caisse des sommes assez considérables à l'époque de la capitulation; toutes les autres dépenses avoient été payées journellement.

Le gouvernement civil qui avoit été retiré à l'Ayuntamento, étoit entre les mains du général. Les hommes les plus influens auprès de lui étoient le P. Basile; Butron, son ancien aide-de-camp; le colonel Cañedo, son secrétaire; Mossen-Sas, curé de S. Gil; le *tio* Marin; le limonadier de la rue du Cosso; le père de la Consolation; le *tio* Jorge qui ne sortoit jamais du palais. On établit sur la fin un corps d'*Almogavares*; dont l'uniforme étoit bizarre, leurs fonctions ne l'étoient pas

moins. On ne les voyoit, sur les endroits attaqués, que pour surveiller ou pour mieux dire pour espionner.

La confiance des habitans dans leurs fortifications, leur général, et surtout dans la protection de Notre-Dame du Pilar, étoit si grande que non seulement à l'approche du siége, aucun habitant saragossan ne quitta la ville ; mais que les paysans des environs s'y réfugièrent en foule, ce qui augmenta l'encombrement et devint ensuite une des causes de l'épidémie.

Le général Saint-Marc, avec cinq ou six mille hommes, fut chargé de la défense de Monte-Torrero, et le général Manso, des gardes Espagnoles, avec un nombre à peu près égal, devoit garder le faubourg. Les autres parties de l'enceinte avoient chacune sa garnison marquée, sous le commandement d'un officier-général ou supérieur. Les habitans n'étoient astreints à aucun service ; seulement ils devoient se rassembler au son de la cloche de la tour neuve, pour se réunir sur le point qui seroit attaqué.

Peu de temps avant l'investissement, quelques détachemens furent commandés pour

aller fourrager dans les environs ; mais la plus grande partie fut coupée de la place et ne put y rentrer.

Les généraux français, Dedon et Lacoste, réunissoient avec la plus grande activité un équipage de siége considérable. Les canons, munitions et approvisionnemens, étoient rassemblés à Tudèle, où on les embarquoit sur le canal Impérial jusques à Alagon. La quantité d'artillerie destinée au siége, le nombre d'officiers et de troupes du génie, étoient au-dessus de ce que l'on avoit employé dans les siéges des places les plus formidables ; les Français n'omettoient rien pour que le résultat de leur seconde entreprise fût plus heureux que celui de la première ; mais le grand déploiement de forces ne produisit pas l'effet que l'on devoit en attendre, celui d'étonner les défenseurs ; ils se félicitoient au contraire de mériter que l'on fît contre eux d'aussi grands efforts.

Le 20 décembre, les troisième et cinquième corps commandés par les maréchaux ducs de Conegliano et de Trévise, se présentèrent devant la place ; le premier sur la rive droite, le second du côté du faubourg. Pendant la nuit, l'ennemi établit une bat-

terie qui dominoit le Monte-Torrero, et le 21 au matin, le feu commença sur ce point. Après une canonnade assez courte, un obus ayant mis le feu à un caisson de munitions, il y eut quelque désordre dans les troupes qui le défendoient.

Les assaillans en profitèrent, et une colonne, franchissant le canal sur un aqueduc, dont ils s'étoient emparés la veille, prit l'ouvrage en entrant par la gorge, et s'empara de trois pièces qui garnissoient la batterie et de soixante à soixante-dix soldats qui les défendoient. La perte de cet ouvrage, dans lequel la division Saint-Marc plaçoit son salut, y mit quelque désordre. Il y eut des corps qui firent bonne contenance; mais malgré les efforts du général, pour retenir ses troupes inférieures en nombre et mal disciplinées, il fut entraîné lui-même, et se vit obligé de céder la position et de se retirer dans la place. Quoique ce brave officier se fût comporté parfaitement, peut-être, sans l'amitié du général en chef, eût-il subi le sort de celui qui, dans le premier siége, avoit défendu la même hauteur pendant autant de temps, et avec moins de monde et moins de ressources. Quoi qu'il en

soit on fut peu affecté de la perte de cette position, qui n'etoit pas en état de faire une longue résistance, et qui n'avoit été gardée que pour retarder de quelques instans l'ouverture du siége.

Les assiégeans avoient projeté de faire une tentative sur le faubourg en même temps que sur le Monte-Torrero, elle fut retardée et nous donna la facilité de pouvoir renforcer ce point, le plus foible de tous quant aux travaux de l'art; mais plus favorisé par la nature à cause de la qualité marécageuse des environs.

Le 22, le général Gazan attaqua les Suisses d'Aragon, postés sur le chemin de Villamayor, il les repoussa et les obligea de se retirer dans la tour *del Arzobispo;* le long du chemin, ils se défendirent avec la plus grande bravoure sous les ordres du commandant Fleury. Cependant les Français réussirent à les déloger, trois cents hommes furent tués ou faits prisonniers.

Cet avantage encouragea l'ennemi à continuer son attaque. Une colonne de cinq cents grenadiers, suivie de quelques régimens, s'avançoit l'arme au bras pour s'emparer de la batterie qui coupoit le chemin,

et paroissoit dédaigner le danger. Le feu à mitraille de l'artillerie et la fusillade des crénaux, arrêtèrent cette troupe de braves, qui après avoir couvert le terrain de morts et de blessés, fut obligée de se replier. Le général Gazan réitéra cependant ses attaques. Nos troupes animées par cette première victoire, attendirent la première tentative sans inquiétude, et la troisième avec la certitude d'un nouveau succès. Cette entreprise, où les Français prodiguèrent inutilement leurs troupes, leur coûta de neuf cents à mille hommes; notre perte ne fut que d'environ cent hors de combat, non compris les Suisses. Le capitaine du génie Defay y fut tué.

Tout fut tranquille pendant quelques jours; après le 22, l'ennemi voyant que les attaques à vive force n'auroient d'autre résultat que de lui faire perdre ses meilleurs soldats, s'occupa à poster ses troupes pour le siége, à investir complètement la place, et à commencer ses travaux d'approche. En même temps l'assiégé continuoit à perfectionner ses ouvrages, préparoit des dépôts de sacs à terre et sacs de laine, fortifioit les magasins pour les mettre à l'épreuve de la

bombe, et commençoit dans les rues des épaulemens dans toutes les directions. Il ne se passa rien autre jusques au 29 décembre.

Le 30, les travaux de l'attaque de Saint-Joseph, étoient avancés. Le maréchal Moncey envoya, par un parlementaire, au général Palafox, une sommation conçue à peu près en ces termes :

« Général, le troisième corps entoure « Saragosse, sur la rive droite; le cin- « quième commandé sous mes ordres par le « maréchal duc de Trévise, vient de ter- « miner l'investissement sur la rive gauche : « Madrid a capitulé, et S. M. l'Empereur « marche à la tête d'une nombreuse armée « pour chasser les Anglais et soumettre les « autres provinces. Il seroit douloureux « pour moi d'exposer aux horreurs d'un « siége, une ville riche et puissante, et une « population aussi recommandable par sa « bravoure. » Il finissoit en proposant une capitulation qui garantiroit la sûreté, les propriétés, le respect pour la religion, et en faisant beaucoup d'autres promesses.

Le général Palafox répondit, que si Madrid avoit capitulé, Madrid avoit été

vendu (1); quant à lui, ses fortifications étoient encore intactes, et fussent-elles renversées, le peuple de Saragosse et sa garnison, s'ensevelîroient sous les ruines de la ville, plutôt que de se rendre. Il le remercioit cependant de ses offres, et finissoit par un léger éloge du maréchal. La négociation ayant été ainsi rompue, on s'occupa des deux côtés par tous les moyens possibles, à accomplir les menaces et les promesses que l'on s'étoit faites mutuellement.

L'assiégé reconnut que l'ennemi travailloit à trois attaques, et que la parallèle

---

(1) Le général Morla, le même qui avoit rédigé la proclamation qui coûta la vie à Solano, et qui ensuite écrivit au général Vedel, que les soldats d'un brigand comme l'Empereur n'avoient pas droit de réclamer la foi des traités, capitula à Madrid après trois jours de siége. L'enceinte étoit forcée, et il n'avoit rien de mieux à faire, d'autant plus que, pendant qu'il négocioit, il fit évacuer toute la garnison dont il avoit stipulé la reddition. Quoique Napoléon fût assez mécontent de cette dernière circonstance, le général Morla n'en est pas moins devenu conseiller d'état de son frère. Il passoit pour un des meilleurs officiers d'artillerie de l'Europe.

contre Saint-Joseph étoit terminée. On se disposa à faire sur toute la ligne une sortie appuyée des feux de la place. La colonne de gauche devoit passer entre l'Ebre et la parallèle, mais au moment de déboucher pour tourner celle-ci, elle rencontra un corps de quinze cents hommes qui l'empêchèrent d'exécuter ce projet. Une action particulière s'engagea sur ce point, et la sortie rentra dans la place avec une légère perte. L'attaque de la colonne de droite sur la même tranchée fut foiblement poussée et n'eut pas un grand résultat. Il en fut de même de celle du centre. Mais la parallèle devant le château fut attaquée avec une impétuosité extraordinaire par les gardes Walonnes, sous les ordres du commandant Garrau. Ils avancèrent plusieurs fois, mais furent toujours contenus, de sorte que l'on ne put nulle part remplir le but que l'on s'étoit proposé. Un détachement des hussards d'Olivença etoit sorti dans le même temps, et avoit enleve quelques postes de voltigeurs de l'autre côte de l'Ebre; en résultat, les pertes des deux côtes furent presque égales.

Le 2 janvier, la fortune fut un peu plus

favorable aux assiégés ; ils firent éprouver à l'ennemi des pertes assez considérables à la seconde parallèle de l'attaque du centre. On encloua les pièces de deux batteries. On avoit tenté la même chose sur Saint-Joseph, mais après un feu vif et assez long-temps soutenu, on fut obligé de rentrer dans la place.

Les Français continuoient leurs travaux sur le fort de la Huerba, de Saint-Joseph à Sainte-Engrace, avec une activité incroyable, le temps favorisoit leurs opérations ; les nuits étoient obscures, les jours sans pluie ni neige, tous les matins la campagne étoit couverte d'un brouillard si épais que l'assiégé ne pouvoit observer les progrès des travaux, ni pointer son artillerie que vers le milieu du jour. Cependant le feu continuoit avec la plus grande vivacité ; la nuit on jetoit des pots à feu pour tâcher d'éclairer les travaux de l'ennemi.

Le 4, on commença une ligne de contre-approche, pour déborder les zig-zags de la partie de droite, ce qui obligea l'ennemi à prolonger ses travaux pour éviter d'être enfilé.

Jusques au 9, il n'y eût point d'action,

les ennemis établirent huit batteries, et le dix à sept heures du matin, trente-deux pièces de gros calibre commencèrent à battre en brèche Saint-Joseph, la tête de pont, et la batterie de Palafox. On commença aussi le bombardement. La place répondit par un feu aussi vif. Dans la nuit on retira dans l'intérieur, la grosse artillerie et les pierriers de Saint-Joseph, qui avoient fait assez de mal aux travailleurs ennemis dans les nuits précédentes, et on nettoya autant qu'on le pût, le pied de la brèche.

Un couvent d'ancienne construction, avec des murs de brique de peu d'épaisseur, ne pouvoit subsister long-temps sous un feu aussi considérable; les canonniers, pour charger leurs pièces, étoient forcés de se couvrir de sacs de laine : la vivacité du feu de l'ennemi, les planchers qui se délioient, les murs qui se détachoient et menaçoient d'écraser les défenseurs, rendoient impossible la conservation de ce poste. Avant de l'abandonner cependant, on résolut de faire une sortie, ce qui fut exécuté au milieu de la nuit du 11 au 12. Deux cents hommes réunis dans le chemin couvert à gauche de Saint-Joseph, se précipitèrent avec une

hardiesse inouie sur la batterie numéro 1, sans savoir qu'à la droite de la deuxième parallèle, il y avoit deux pièces placées pour la flanquer. Exposés à la mitraille que vomissoient ces pièces et celles de la batterie, ils furent forcés à se replier avec une perte de cinquante à soixante hommes.

Malgré le feu de l'ennemi et l'état de destruction dans lequel se trouvoit le couvent, les assiégés se soutinrent au milieu de ses ruines. L'assiégeant plaça près de l'embouchure de la Huerba, deux pièces qu'il fit soutenir par une forte colonne d'infanterie, et qui enfiloient toute la branche de gauche du chemin couvert; en même temps une autre colonne déboucha de la seconde parallèle, et se dirigea sur le fort. Le brave colonel don J. Arzu, et un détachement de son régiment de Valence, soutinrent longtemps le feu avec les intrépides canonniers, et arrêtèrent quelques momens l'impétuosité de l'assiégeant. Quelques hommes tournent le couvent, rencontrent un pont de bois que l'on avoit négligé de lever, et se rendent maîtres d'un monceau de ruines et d'une centaine d'hommes, entre lesquels étoit le colonel Arzu; en même temps d'au-

tres appliquent les échelles, entrent par la brèche, et trouvent le fort déjà occupé par les leurs. La prise de ce couvent isolé, et en avant des lignes de défense, obligea les assiégeans à une attaque en règle, et leur coûta beaucoup de monde.

Maîtres de ce point, ils se logèrent dans la gorge de l'ouvrage, et couronnèrent la crête du ravin que forme la Huerba, et par là, empêchèrent l'assiégé de faire des sorties sur ce point. Leur établissement cependant n'étoit pas sûr : la tête de pont se défendoit et battoit les ruines de Saint-Joseph qui étoient aussi en butte au feu de huit pièces placées dans l'enceinte principale.

Il n'étoit pas difficile à une artillerie aussi nombreuse de battre en brèche un parapet de terre, revêtu de morceaux de brique liés avec du mortier aussi de terre. Cependant on établit encore le 15, contre cet ouvrage, une nouvelle batterie de quatre obus, qui acheva de la ruiner. L'assiégé l'abandonna en faisant sauter le pont, et préparant ainsi de nouveaux travaux à l'ennemi.

Tous les ouvrages avancés sur cette partie étoient déjà au pouvoir de l'assiégeant, qui étendit les travaux de son chemin couvert

le long de la Huerba. Nous n'avions plus à défendre que notre foible enceinte et nos maisons. On redoubla d'activité pour faire les préparatifs d'une nouvelle résistance qui devoit coûter aux assiégeans plus de peine et de sang que celle qu'ils avoient éprouvée jusqu'alors. On acheva le crénèlement des maisons et l'ouverture de leurs communications intérieures, en soumettant toujours ces travaux à la disposition probable des attaques qu'il paroissoit que l'ennemi dirigeroit sur chaque point.

Les habitans des maisons qui devenoient nécessaires pour les travaux, et qui d'ailleurs étoient celles qui se trouvoient le plus en prise au bombardement, refluoient dans le reste de la ville, où la population se pressoit davantage. On commençoit à sentir les atteintes de l'épidémie. Déjà depuis huit jours on bombardoit continuellement ; la plupart des habitans s'étoient réfugiés sous les voûtes des caves, et pour se mettre à l'abri de ces terribles projectiles, s'exposèrent à un danger bien plus certain. Ces souterrains ne sont destinés qu'à la conservation du vin et de l'huile. Ils n'ont que peu de soupiraux, dans plusieurs même on

les avoit fermés, et l'on se servoit de la lumière des lampes pendant les vingt-quatre heures de suite. Les femmes, pour se consoler de leurs malheurs et se distraire des horreurs du siége, se réunissoient dans le même caveau, d'après leurs liaisons d'amitié ou de parenté. Souvent un de ces asiles de soixante pieds de long sur à peine sept pieds de haut, recevoit vingt personnes qui y mangeoient et y dormoient sans oser sortir à l'air, de peur d'un accident peu à redouter; tandis que l'humidité, l'air vicié par la respiration, et la combustion continuelle de l'huile et du bois, les alimens peu salubres pour les personnes qui n'y étoient point accoutumées et qui ne faisoient point d'exercice, la crainte et les émotions violentes surtout, étoient les causes nécessaires d'une fièvre maligne, à laquelle elles ne pouvoient échapper. L'épidémie se communiqua bientôt à la garnison; ainsi de tous côtés se présentoit la mort, et sans effort de courage, on aimoit mieux l'attendre sur les remparts que d'aller la respirer dans les retraites infectées de la ville.

Du 17 au 21, l'assiégeant travailla à la construction de nouvelles batteries pour ou-

vrir le mur et contre-battre les défenses; il étendoit sa troisième parallèle pour envelopper le couvent de Sainte Engrace, et y pénétrer à-la-fois par deux côtés.

Nous nous apprêtions en même temps à lui résister, et afin de retarder ses progrès, on résolut de faire une sortie pour enclouer son artillerie. Une batterie de quatre mortiers nous incommodoit beaucoup, quatre-vingts hommes sous le commandement du téméraire don Mariano Galindo et de deux autres officiers, s'offrirent volontairement pour aller l'enclouer. Ils se précipitent sur la garde de la troisième parallèle, la passent au fil de l'épée, et pénètrent dans l'ouvrage. Dans ce moment y arrivoit la réserve de l'assiégeant. Il n'y avoit plus de retraite; ils périrent tous, excepté les officiers et quelques blessés qui furent faits prisonniers, mais ils ne succombèrent pas sans avoir vendu chèrement leur vie à l'assiégeant étonné de leur audace et de leur petit nombre.

Des barques canonnières que l'on avoit armées sur l'Ebre, remontèrent le fleuve, et prenoient en flanc la parallèle de l'attaque du château, le feu de batteries de la gauche les força à se retirer.

L'ennemi étoit au bord de la Huerba, cinquante bouches à feu lui avoient ouvert la ville, il ne lui manquoit que le passage du ravin et l'enlèvement de la brèche. Il y travailla du 23 au 25. Il construisit deux ponts, et fit sur la rive gauche deux places d'armes, pour réunir les troupes qui devoient monter à l'assaut. L'assiégé, dans le même temps, s'occupoit à perfectionner son retranchement derrière la brèche; cependant on défendoit encore tous les couverts qui se trouvoient hors de l'enceinte. Un mur de jardin qui longeoit la rive gauche de la Huerba, incommodoit beaucoup les Français. Une colonne y fut envoyée, et s'en empara après un combat très-vif; les Espagnols se renforcèrent, et les attaquant à leur tour, en rentrèrent en possession. Les premiers s'en rendirent maîtres pour la seconde fois, et la dernière tentative que nous fîmes n'eut pas de succès.

Le 26, à sept heures du matin, le feu redoubla sur les deux points attaqués; notre artillerie répondit avec fermeté; il n'y avoit plus de merlons, des sacs de laine étoient le seul abri des canonniers.

Le 27, le feu continua des deux côtés avec

la même énergie. La nuit précédente, l'assiégeant s'étoit emparé, après un petit assaut, d'un moulin à huile isolé qui lui servit de place d'armes.

A midi du 27, les trois brèches étant bien praticables, il se détermina à donner l'assaut; nous avions construit deux fougasses sous la brèche et un bon retranchement derrière. Il s'avance, les fougasses sautent, mais ne l'arrêtent qu'un moment. Il continue à monter. Cependant la cloche de la Tour-Neuve se faisoit entendre, les bourgeois voyant que leur guerre commençoit, garnissent les créneaux de toutes les maisons environnantes, et une grêle de balles et de grenades jetées du retranchement, des fenêtres et des toits voisins, force à se retirer le petit nombre d'ennemis qui avoit survécu à sa tentative. Profitant de l'entonnoir fait par les fougasses, il se loge pourtant sur la brèche.

Celle qui étoit ouverte vis-à-vis de Saint-Joseph est attaquée en même temps. L'ennemi monte et est renversé; il insiste, et parvient à s'établir sur le rempart. Il s'empare d'une maison ouverte déjà par son artillerie, et passe dans les deux voisines.

Il est arrêté par une batterie de deux pièces, dirigée sur une cour qu'il étoit obligé de traverser.

La tentative que l'attaque du centre fit en même temps sur Sainte-Engrace fut d'abord plus avantageuse à l'ennemi. Après un feu très-vif, il parvint à s'emparer de la brèche de ce monastère ; il voulut se rendre maître du couvent qui touchoit à celui-là, il fut repoussé la première fois, mais y réussit au second assaut. Il attaque alors la courtine qui conduisoit de Sainte-Engrace au port de la Huerba. Un chapelet de six fougasses saute, mais fait peu d'effet. Il ne s'arrête pas ; il arrive à une maison encore en notre possession auprès de la Huerba, s'en rend maître après deux assauts.

La tête de pont prise de revers est enlevée ; maîtres de cette communication, de nouvelles troupes de l'attaque du centre débouchent pour se joindre aux premières colonnes. Ils suivent en dedans la courtine jusques au couvent du Mont-Carmel, veulent l'attaquer et sont repoussés. Ils continuent rapidement leur chemin jusques à la Trinité. Quarante canonniers qui se trouvent seuls sur ce point, éloigné des attaques, sont

tués sur leurs pièces. L'assiégeant veut s'étendre jusques à la Miséricorde. Une traverse, armée de deux canons, qui coupoit la courtine, arrête son impétuosité, et le force à se retirer au couvent de la Trinité et à la courtine du Carmel.

Cependant le terrible tocsin continuoit à rappeler les habitans à la défense de leurs foyers. Toutes les maisons qui environnoient Sainte-Engrace se remplissoient de soldats et de bourgeois, qui tiroient presque à bout portant sur les François qui occupoient la courtine, ils y périrent presque tous. On fit une sortie pour reconquérir la Trinité. La division Morlet y entroit en même temps que les assiégés, qui furent obligés de renoncer à leur entreprise.

Cette attaque de vive force, coûta à l'assaillant plus de monde qu'il n'en avoit épargné jusqu'alors par ses travaux et ses combinaisons de l'art.

Notre perte quoique considérable, le fut moins que celle de l'ennemi. Le lendemain nous en fîmes une bien plus grande, le colonel commandant le génie de la place, fut tué à la batterie Palafox, en observant les progrès de l'ennemi ; comme le général

Google

Lacoste, commandant le génie du siége, fut tué trois jours après.

Le colonel San Genis mourut à quarante-trois ans, en défendant le pays qui l'avoit vu naître. Il avoit servi avec honneur dans le corps depuis vingt-cinq ans. Il avoit fait les campagnes de Catalogne, et depuis avoit professé pendant dix ans aux écoles de Zamora et d'Alcala; sa bonté, ses vertus lui avoient fait des amis de tous ses camarades. Ses élèves le regardoient comme un père, et ses talens et sa bravoure lui concilioient la confiance de ses chefs et le respect de tous. Il fut remplacé par le lieutenant-colonel don Cayetano Zappino.

Pendant que Saragosse soutenoit les efforts de l'ennemi extérieur, et luttoit en même temps contre l'épidémie, il se formoit à Belchite, La Muela, Cuera, et dans d'autres villes du royaume, des réunions de partisans, qui inquiétoient les communications des français, et souvent interceptoient leurs convois; leurs réquisitions n'étoient point obéies dans la campagne, et pour se procurer des vivres, ils avoient besoin d'appuyer leurs ordres du secours de la force armée. Ces détachemens affoi-

blissoient l'armée de siége, et diminuoient les ressources du pays. Malgré cela cependant, malgré les efforts de don Fr. Palafox, qui réunit quelques troupes, la place ne put être secourue, et les progrès des assaillans continuèrent.

Le maréchal duc de Montebello avoit envoyé un parlementaire au général Palafox, pour lui annoncer que les armées françaises étoient arrivées dans la Manche, que l'armée anglaise étoit rembarquée, et que de l'Océan et des Pyrénées à la Siera-Morena, elles étoient maîtresses de presque toute l'Espagne; il offroit au gouverneur d'envoyer un officier pour s'assurer de la vérité de ces faits, et de suspendre les hostilités jusques à son retour.

Les communications avec le dehors étoient de la plus grande difficulté; les hommes du pays, les plus lestes et les plus habitués aux sentiers détournés, avoient la plus grande peine à éviter les postes français. Il n'y avoit plus de légumes; une poule se vendoit cinq piastres; la viande de boucherie manquait totalement.

Le bombardement duroit depuis trois semaines; les ravages de l'épidémie augmen-

toient avec rapidité ; le nombre des morts montoit à trois cent cinquante personnes, par jour, sans compter ceux qui étoient frappés par les hasards de la guerre ; les anciens hôpitaux et plusieurs maisons que l'on avoit destinées à cet usage, étoient pleins de fiévreux ; on ne pouvoit leur donner que de l'eau de riz ; faute de matelas, les moribonds expiroient sur la paille ; le mauvais air et le défaut de médicamens, produisoient la gangrène au bout de peu de jours, de sorte que la plus légère blessure entraînoit une mort sûre et horrible.

La terre manquoit pour ensevelir les morts ; on faisoit de grandes fosses dans les rues, dans les cours, et il y avoit devant toutes les églises des monceaux de cadavres couverts de draps, et qui souvent déchirés et dispersés par les bombes, offroient le plus horrible spectacle.

On avoit déjà fait tout ce qu'exigeoient les lois de l'honneur ; on avoit soutenu plusieurs assauts ; l'ennemi étoit établi dans la place, l'espoir du secours étoit presque nul ; les boulets renversoient les défenses, les mines alloient bouleverser les maisons, les bombes atteignoient les plus éloignées, et la

Digitized by Google

peste la plus affreuse avoit son foyer dans les seuls asiles qui fussent à l'abri des ravages de la guerre,

Et cependant la garnison, le peuple, ne furent point ébranlés.

L'ordonnance du génie espagnol, publiée en 1801, contient à peu près les paroles suivantes :

« Lorsque l'ennemi sera définitivement » établi sur la brêche, si le gouverneur » croit pouvoir passer les limites d'une dé- » fense honorable, et l'élever à la classe » d'héroïque, en défendant les rues et les » maisons, il aura des droits à notre royale » reconnoissance, etc., etc. »

Les Aragonnois, toujours inflexibles, ne refléchissoient quelquefois sur leur misère que pour augmenter leur valeur et leur désespoir, et quoiqu'ils vissent leur perte inévitable, ils ne croyoient pas encore leur honneur satisfait, ni leur serment accompli ; ils avoient juré de s'ensevelir sous les ruines de leur malheureuse ville.

Toutes les offres de capitulation furent rejettées, et une résolution aussi noble qu'unanime, montra au monde entier com-

bien sont resserrées les limites que l'on avoit mises à la défence des places, et jusques à quel point peut la prolonger, la détermination énergique *de mourir plutôt que de se rendre.*

L'infortune cependant avoit abattu quelques ames moins vigoureuses ; des esprits rendus plus irritables par la vue du malheur qui les environnoit et de ceux qu'ils redoutoient encore, étoient défians, soupçonneux ; ils voyoient dans une plainte innocente le crime de la trahison ; la peine suivoit de près, non la preuve, mais l'accusation, et presque tous les matins on découvroit des personnes pendues pendant la nuit aux fourches patibulaires, dressées dans la rue du Cosso et dans la place du marché. Cette aveugle fureur ne s'étendoit pas sur les militaires. Revenons aux opérations du siége : les assiégeans avoient abandonné l'attaque du château, moins avancée que les autres ; d'ailleurs le nombre des officiers et des troupes du génie étoit déjà diminué et ne suffisoit qu'à deux attaques.

Dans la nuit du 27 au 28, les assiégés avoient attaqué Sainte-Engrace et les maisons environnantes ; après un feu opiniâtre,

de chambre en chambre et de cloison à cloison, ils réussirent à s'emparer d'une d'elles. Cette affaire nous coûta M. Simonet, officier du génie, d'une grande réputation quoique très-jeune.

Le 28 et le 29, les assiégeans attaquèrent de petites maisons près de Puerta Quemada; malgré l'avantage que donnoit aux Français, pour faire cette guerre, l'expérience que le général Lacoste avoit acquise au siége du Caire, ils virent combien elle étoit à la faveur d'un assiégé, déterminé à mourir, mais incapable de céder. Il leur fallut deux jours pour occuper deux chétives maisons à un étage, et il n'y avoit pas un escalier, une chambre, un toît, où on ne trouvât quelque mort de l'un ou de l'autre parti.

Le principal objet des assiégeans étoit de s'emparer des couvens de Saint-Augustin et de Sainte-Monique. Six jours de feu continuel contre ces édifices avoient rendu les brèches praticables. Ils livrèrent l'assaut avec leur valeur et leur impétuosité ordinaires; mais le retranchement construit derrière la brèche, le feu des meurtrières, des fenêtres, les grenades à main et les bombes enterrées leur firent la première fois aban-

donner leur entreprise en laissant le terrain couvert de morts.

Il n'y avoit pas moins de difficulté du côté de Sainte-Engrace. On disputa deux jours une île de maisons à côté du couvent ; on se battit d'abord dans les cours et les salles basses. Le combat monta ensuite aux premiers étages, de là aux galetas, redescendit dans les caves, et l'ennemi voyant qu'il lui étoit impossible de s'y établir solidement, tant qu'elles subsisteroient, prit le parti de la faire sauter, et de se loger dans ses ruines.

On mit un égal acharnement à défendre une maison isolée à deux étages, la seule qui manquât à l'assiégeant pour arriver à la rue de Puerta-Quemada. Le 29 au soir, l'ennemi pénétra dans la cuisine, à la faveur d'un pétard. Les assiégés ouvrirent, dans le mur du salon à manger, des créneaux qui servoient au premier qui pouvoit y placer son fusil. On jetoit des obus par la cheminée. Le feu de mousqueterie se répandoit d'un étage à l'autre ; on se précipitoit à l'envi dans la cave pour y mettre de la poudre, et chacun empêchoit son ennemi d'y faire un fourneau. Enfin, le 31, après deux

jours, les Espagnols restèrent les maîtres de la forteresse.

Ils travaillèrent à une mine qui, du couvent de Saint-Augustin, devoit arriver à celui de Sainte-Monique ; elle n'eut point l'effet desiré, parce que les ouvriers auxquels étoit confié ce travail, le plus difficile de tous ceux que présente l'art de la guerre, n'étoient pas assez familiarisés avec les difficultés qu'il présente. Les Français, au contraire, avoient des compagnies de mineurs parfaitement accoutumées à ce genre d'ouvrage, et des sapeurs presque aussi capables que les premiers d'entrer en galerie. Ils avoient d'ailleurs de la poudre plus aisément, aussi avoient-ils plus d'avantages encore dans la guerre souterraine que dans celle qui se faisoit sur la surface du sol.

Les maisons à droite et à gauche de Sainte-Engrace étoient occupées par nous. Après plusieurs tentatives inutiles, l'assaillant résolut de les faire sauter, ce moyen étant plus sûr et moins coûteux que les attaques à la fusillade. L'explosion fit son effet aussi bien qu'on pouvoit l'espérer, cependant le résultat ne fut pas tout à fait celui sur lequel on comptoit. Un officier et douze hom-

mes furent ensevelis dans les ruines; mais les autres, au lieu de s'effrayer, firent un feu si vif, et défendirent les restes des murs avec une telle vivacité, qu'il fallut une nouvelle attaque à vive force pour que les Français pussent s'établir au milieu de ces tas de décombres.

Ils étoient, comme on l'a vu, restés en possession du couvent de la Trinité; le réduit de la Miséricorde et le château de l'Aljaferia battirent en brèche son mur de gauche. On résolut une sortie, et une colonne d'hommes de bonne volonté, sortis de la Miséricorde et du Portillo, le 31 à deux heures après midi, s'élancèrent à découvert avec la plus grande impétuosité vers la brèche; ne pouvant franchir un fossé que les Français avoient creusé, ils se jettent sur la porte de l'église, et, aidés d'un canon de quatre, ils essayèrent avec des haches et des pioches de l'enfoncer. Malgré le feu des fenêtres et les grenades que l'assiégeant faisoit tomber du clocher, ils brisèrent les ais; mais un retranchement intérieur de sacs-à-terre arrêta leur effort, et les secours qui arrivèrent à l'ennemi les forcèrent de renoncer à ce projet.

Toutes ces entreprises étoient ordonnées par les chefs qui, à la vérité, n'étoient pas toujours les maîtres de négliger les conseils dont on les étourdissoit. Elles étoient exécutées par des hommes de bonne volonté, pris tant dans la garnison que parmi les bourgeois, et souvent on y voyoit des moines et des femmes. Les premiers portoient des munitions, donnoient au milieu du feu les secours ecclésiastiques aux mourans, et quelquefois même animoient les soldats non seulement par leurs discours, mais par leur exemple. Les dernières portoient dans leurs tabliers des rafraîchissemens et des paquets de cartouches aux combattans, parmi lesquels elles rencontroient leurs fils ou leurs maris. On en a vu prendre le fusil de leur époux tué à côté d'elles, et s'efforcer de venger du moins sa mort.

L'attaque de la Trinité nous coûta don J. Plaza, militaire recommandable par son sang-froid et sa valeur, deux autres officiers, et une trentaine d'hommes, entre autres un capucin qui s'étoit distingué dans plusieurs occasions, et qui se trouvoit toujours au milieu des attaques. Il fut tué en donnant l'extrême-onction à un blessé. Un

autre prêtre vint peu de momens après pour recueillir, au milieu du combat, les saintes huiles dont le moine avoit été chargé.

Le 1er février, les assiégeans firent sauter un fourneau sous le mur qui séparoit le couvent de Saint-Augustin de celui de Sainte-Monique, et sur-le-champ une colonne entra par la brèche. Les assiégés occupés à défendre l'extérieur du bâtiment ne s'étoient pas aperçus des travaux souterrains. Ils abandonnèrent ce poste après une légère résistance. Dès qu'ils se furent remis du désordre occasionné par l'explosion, ils voulurent prendre leur revanche, et attaquèrent le couvent avec vigueur; mais les défenses qu'ils avoient préparées étoient déjà tournées contre eux, et leur effort fut inutile.

En même temps l'assaillant fit une attaque sur la rue de Puerta-Quemada. Les communications établies par les défenseurs facilitèrent d'abord ses progrès, mais bientôt après ceux-ci prirent l'offensive à leur tour, avec tant de vigueur, que les sapeurs qui commençoient à créneler les murs n'eurent pas le temps de se retirer. Le combat s'engagea avec tant d'acharnement, que dans

les quatre maisons que les Français avoient conquises dans les jours précédens, et qu'ils furent forcés d'abandonner, on compta quatre-vingts morts dont dix-neuf seulement de notre côté.

A l'attaque du centre, il y eut le même jour une affaire extrêmement vive. Deux mines avoient été construites à droite et à gauche du couvent de Sainte-Engrace, et après qu'elles eurent sauté, deux colonnes de Polonais, guidés par le général du génie Lacoste, s'élancèrent sur les brèches. Le colonel Fleury, et quelques suisses d'Aragon qui occupoient les maisons voisines, firent un feu si vif, qu'il fallut toute la valeur des troupes polonaises, sous les yeux d'un des plus braves généraux de l'armée française, pour occuper les ruines de deux misérables maisons. Cette foible conquête coûta cher aux assiégeans, non pas tant par la perte de plusieurs de ces vaillans Sarmates, qui pouvoient être aisément remplacés dans un corps nombreux où le courage étoit la qualité de tous, que par celle du général Lacoste, homme aussi aimable par ses qualités sociales que recommandable à la guerre par son activité et ses talens. Sa

place ne pouvoit être plus dignement remplie que par le colonel Roguiat, qui lui succéda dans le commandement.

Le 2, les Polonais continuèrent leurs attaques sur les maisons que nous avions reprises la veille. Sur quatre, ils réussirent à s'emparer de deux, après un combat de neuf heures, au milieu des décombres et des cadavres.

Au centre, l'ennemi avoit formé trois attaques souterraines sur le couvent de Jérusalem. On contre-mina ses galeries, et en retardant ses travaux on le força à charger et à faire sauter avec précipitation un de ses fourneaux avant d'être arrivé au mur du monastère; ce qui arrêta sa marche, et l'obligea à commencer de nouvelles batteries. L'explosion prématurée du fourneau nous coûta quinze hommes victimes de l'entêtement de leur officier, qui périt avec eux pour n'avoir pas voulu écouter les avis de ceux qui pouvoient juger l'effet des travaux de l'assaillant.

Dans chaque maison les Français avoient trois défenses à surmonter. D'abord ils devoient combattre pour s'approcher, et entrer dans les murs. Lorsqu'ils avoient vaincu

cet obstacle, ils avoient à faire taire le feu des étages supérieurs, et à s'emparer de chacun d'eux jusques au grenier, ou même sur le toit. Enfin lorsque l'un ou l'autre des deux partis avoient fait sauter la maison, il restoit la plus grande difficulté à vaincre pour s'établir dans les ruines, parce que des maisons voisines, encore intactes, l'assiégé plongeoit sur l'assaillant, et que même lorsqu'il nous avoit délogé du milieu des décombres, il ne pouvoit y trouver aucun couvert. Pour éviter ces inconvéniens, les officiers du génie français tentèrent de calculer la charge des fourneaux, de manière à faire des brèches sans démolir entièrement les édifices. La théorie de cette science est encore trop peu avancée, et les localités offroient trop d'anomalies pour qu'ils pussent atteindre constamment le but qu'ils se proposoient. Cependant les effets en furent assez marqués pour que les assiégés adoptassent le système de mettre le feu aux maisons qu'ils se voyoient prêts à abandonner. Les édifices de Saragosse sont peu combustibles, le feu se communiquoit avec lenteur, y duroit long-temps, et nous donnoit le temps de préparer de nouvelles défenses

en arrière des maisons qui brûloient. Pour que l'incendie fût plus général, on enduisoit de résine les planchers et les pans de bois (1), ce qui étendoit l'action des flammes, que l'ennemi ne pouvoit essayer d'éteindre ou de couper qu'en s'exposant à une pluie de balles.

Il avoit abandonné l'attaque du château, et avoit seulement établi une batterie, de six pièces, qui donnoit à la fois sur la Miséricorde, le Portillo, et l'Aljaferia. La garnison du premier de ces édifices voyoit ses défenses enfilées des deux côtés, et un feu continuel détruisoit chaque jour les ouvrages qu'elle faisoit pendant la nuit. On fit dans ce couvent une galerie de mine, qui se prolongeoit jusques à la Trinité ;

---

(1) La gaîté française ne se dément jamais. Deux paysans étoient occupés à enduire de résine fondue les parois d'une chaumière. Un soldat qui les vit, et qui ne devinoit pas ce qu'ils faisoient : *Tiens*, dit-il, *voilà des drôles qui s'amusent à peindre leur barraque.* Il appela ses camarades, qui tous vinrent jouir de ce spectacle, sans tirer sur les paysans qui, avertis de leur voisinage par leurs éclats de rire, transportèrent leur atelier de peinture hors de la portée de la vue et des balles de ces curieux.

mais lorsqu'elle fut terminée, il ne fut pas possible de la charger faute de poudre. La fabrique ne fournissoit que pour la consommation de chaque jour, et n'avoit point d'avances; lorsque l'on put remplir les fourneaux, il n'étoit déjà plus temps.

Les 3, 4, 5 et 6, l'assiégeant s'occupa à faire trois galeries pour traverser la rue de Puerta-Quemada, deux d'entre elles ne purent arriver aux points fixés d'avance. La troisième déboucha dans une cave que les mineurs trouvèrent vide, les défenseurs étant occupés à préparer des difficultés au cheminement des deux premières. Cet événement procura à l'ennemi la possession de la maison, avec laquelle il établit une communication au moyen d'un épaulement en sacs à terre, et il prolongea son établissement jusques dans les ruines de la maison qui formoit le coin du Cosso et de la rue d'El Medio.

Il connoissoit l'importance dont seroit pour lui la possession des Ecoles-Pies, et employa tous ses moyens pour l'obtenir. Il attaqua les maisons voisines, où les Polonais montrèrent leur intrépidité ordinaire. Ils disputèrent long-temps un escalier qui

leur coûta beaucoup de perte, et qui fut défendu assez pour préparer l'embrasement de ces édifices. Tout étant prêt, les assiégés se retirèrent dans les Ecoles après avoir mis le feu. Les Français voulurent l'éteindre au milieu d'une grêle de balles; les flammes étoient la barrière qui séparoit les combattans; enfin, les assiégeans furent obligés de renoncer à leur entreprise et de laisser brûler la maison. Lorsque l'incendie se fut éteint de lui même, les Polonais se précipitèrent sur les ruines, furent chassés; revinrent à l'assaut, furent chassés encore et forcés à la fin de renoncer à leur projet.

Cette entreprise manquée, ils attaquèrent une maison qui donnoit sur le Cosso, réussirent à s'en emparer, mais ne la gardèrent pas long-temps; deux pièces, placées de l'autre côté de la rue, les obligèrent à abandonner une possession par laquelle ils croyoient remplacer celle des Ecoles-Pies.

La guerre étoit des deux côtés poussée au plus haut point d'exaltation, ou pour mieux dire de rage. Le système d'incendier les maisons avoit les effets les plus heureux pour les défenseurs; rien ne contrariant plus les vues de l'assiégeant, que la destruc-

tion des couverts que lui fournissoient les édifices. Cependant les obstacles toujours renaissans, finissoient par dégouter ses soldats (1), tandis que l'assiégé combattant contre la famine, la peste et les Français, refoulé chaque jour un peu plus dans l'étroit cimetière qu'il occupoit, conservoit encore sa résolution.

Le 7, l'assaillant n'ayant plus d'autre moyen pour s'emparer des Ecoles-Pies, fit une mine pour en faire sauter les murs; on ne s'en aperçut pas assez tôt pour déjouer ses projets comme au couvent de Jérusalem, de sorte que l'on fut obligé de brûler cet établissement avant que les mines fussent chargées; on put ainsi en retarder un peu l'occupation.

A l'attaque du centre il y avoit la même obstination; l'ennemi s'empara des immenses souterrains de l'hôpital, et de là dirigea trois galeries de mine sur Saint-François, à travers la rue Sainte-Engrace; des paysans et des

(1) Les soldats commençoient à se rebuter devant des obstacles sans cesse renaissans, tandis que l'ennemi montroit toujours une grande résolution. (*Siége de Saragosse, par le général Rogniat*, pag. 34, lig. 3.)

Suisses, commandés par le brave colonel Fleury, parvinrent à les déloger des caves et à leur faire abandonner leurs cheminemens souterrains.

Jusqu'alors la rive gauche de l'Ebre avoit été tranquille, depuis la sanglante affaire du 21 janvier. Le couvent de Jésus, situé à droite du chemin de Barcelone, étoit gardé par deux cents hommes et deux pièces de canon. La position étoit mauvaise, mais on n'avoit pu raser l'édifice, et il avoit paru meilleur de l'occuper. Vingt pièces d'artillerie commencèrent à sept heures du matin à battre le monastère qu'elles n'eurent pas grande peine à démolir; à peine la brèche fut-elle praticable, que l'ennemi y entra, et après une légère résistance, réussit à s'en emparer; croyant que la perte de ce poste avoit répandu la terreur parmi les troupes qui gardoient le faubourg, il essaya d'y pénétrer, pêle et mêle avec celles qui se retiroient du couvent de Jésus; il fut reçu avec vigueur, et comme le 21, fut obligé de se retirer avec beaucoup de perte. Il s'établit dans les ruines du couvent.

Pendant les nuits des 8, 9 et 10, l'attaque du centre des assiégeans travailla à une

double caponnière pour traverser la rue du Cosso. L'ouvrage avançoit lentement et étoit encore assez éloigné de sa fin, lorsque le 10, un assaut vigoureux donné par les défenseurs, les rendit maîtres de ce poste, et de trois maisons qu'ils avoient perdues les jours précédens. Les Français attaquent à leur tour, souffrent une perte assez forte, reviennent à la charge, et finissent par reprendre les trois maisons; mais ils abandonnèrent la double caponnière, où ils laissèrent une vingtaine de morts, dont un officier du génie.

A l'attaque du centre on continuoit à se battre de chambre en chambre; le passage de chaque porte ou de chaque escalier étoient disputés corps à corps. On se jetoit d'étage en étage des grenades, on se rouloit des obus qui, souvent en éclatant, écrasoient également ceux qui les allumoient et ceux contre qui ils étoient destinés; à la fin on mettoit le feu à la maison et on se battoit sous la mitraille de deux pièces placées au débouché du Cosso, et au milieu des flammes qui dévoroient à la fois les blessés et les cadavres des morts; plus on avoit perdu de terrain, plus on défendoit avec opiniâtreté celui qui

restoit ; une chambre étoit un poste important et chaque officier croyoit son honneur interressé à garder la moindre parcelle de planche ou de mur. *Il falloit tuer ces obstinés pour les vaincre* (1).

Les mineurs ennemis étoient parvenus à conduire une galerie de l'hôpital à Saint-Francisco, avec plus de succès que la première fois. Les assiégés contre-minèrent, ce qui obligea les premiers à faire sauter leur fourneau avant d'être arrivés sous les murs du couvent ; mais comme ils le surchargèrent jusques à y mettre trois milliers de poudre, l'effet fut aussi considérable que s'il avoit été placé plus avant. Nous perdîmes seize hommes et un officier de pionniers, une brèche fut faite au couvent ; elle fut enlevée de suite, et l'assiégeant se logea dans l'église, en formant un épaulement en sacs à terre derrière la porte. Le colonel Fleury, avec quelques paysans qui connoissoient les toits du monastère, y pénétra par ceux de la maison voisine et entra dans le clocher, les tribunes et sur la corniche du dôme ; ils firent pleuvoir une grêle de grenades et de

(1) Siége de Saragosse, pag. 36, lig. 25.

balles sur les soldats qui attendoient le jour dans l'église, et qui, surpris de cette attaque imprévue, abandonnèrent le poste, où ils furent remplacés par les Espagnols.

Le couvent fut de nouveau attaqué le lendemain. On combattit avec ténacité dans le cloître; on se disputa long-temps le clocher. Pour donner une idée de l'opiniâtreté avec laquelle on disputoit les ruines d'un couvent incendié dans le premier siége, et détruit par la mine dans le second, il suffira de dire que, dans ces deux jours, les assiégés perdirent quarante hommes et trois officiers, et que les assiégeans perdirent à peu près autant de soldats et plusieurs officiers, dont deux du corps du génie; à la fin, ceux-ci restèrent maîtres de la plus grande partie de l'édifice.

Il leur restoit encore à conquérir deux chapelles où les Espagnols ne cédèrent qu'après un combat à la baïonette : alors les Français, possesseurs du couvent, placèrent dans le clocher quelques tirailleurs pour gêner les communications par la rue du Cosso.

Le 12, ils eurent les mêmes difficultés pour s'emparer des ruines d'une maison brûlee qui

formoit le coin de la rue Otela. Ils passèrent de là jusques aux dernières maisons de la porte d'El Sol, par l'inadvertence de quelques défenseurs qui oublièrent de fermer ou de garder une porte. Cette négligence procura à l'assaillant le moyen de faire sauter la maison la plus près du Cosso. Ses murs n'opposèrent pas toute la résistance sur laquelle on avoit compté, et elle fut détruite de fond en comble, ce qui obligea l'ennemi à passer à découvert pour attaquer la maison suivante, qui forme le coin de la rue, et que nous défendions avec toute la résolution possible, pour couvrir une traverse établie sur le Cosso.

Deux fourneaux furent faits pour ouvrir les murs de l'université ; l'effet fut un peu moindre qu'on ne l'attendoit. Deux colonnes étoient commandées pour s'emparer de la brèche ; la plus voisine s'élança avec rapidité, croyant qu'elle étoit praticable, les défenseurs la laissèrent approcher et la reçurent avec un feu si violent, que ceux-là seulement purent se sauver qui n'avoient pas encore débouché dans la rue ; l'autre colonne, moins avancée, souffrit beaucoup moins.

L'ennemi étoit le maître des ruines de Saint-Francisco, des ruines de l'hôpital, des ruines des Ecoles-Pies, ce qui lui avoit assuré la possession d'un côté de la rue du Cosso. Son front d'attaque s'étant ainsi étendu, les assiégés auroient eu besoin de forces considérables pour alimenter une guerre qui, chaque jour, devenoit plus destructive.

L'épidémie avoit augmenté journellement ses ravages, elle étoit alors aussi répandue parmi les soldats de la garnison, que parmi les habitans. La mort atteignoit les malades, non seulement dans leurs maisons, mais dans les rues; et les édifices même que conqueroient les ennemis, étoient pleins de misérables qui avoient mieux aimé y attendre le trépas, que les quitter pour aller terminer plus loin une vie insupportable. La pénurie d'hommes étoit telle que les garnisons de la Miséricorde, du *Portillo*, de Sanche, qui suffisoient à peine à relever les gardes nécessaires pour éviter une surprise, renforçoient chaque jour par des détachemens les endroits qui étoient attaqués, et elle arriva au point, que ces trois postes n'étoient plus garnis que par les malades, que l'on arrachoit à leurs lits dans

l'intervalle des accès, pour venir, enveloppés de leurs couvertures, faire le service assis sur les banquettes, où souvent le frisson les saisissoit pendant le temps de leur faction. C'étoit le capitaine du deuxième bataillon de Saragosse, don Juan Media Villa qui étoit chargé de juger quels étoient ceux qui étoient capables de cet effort. Il remplit avec tant de zèle ces fonctions odieuses en elles-mêmes, et désagréables sous tous les rapports, qu'il succomba à son tour à l'épidémie générale.

Du 13 au 17, les assiégeans travaillèrent une seconde fois à traverser le Cosso, par deux galeries de mines dirigées contre l'université. Instruits par la non réussite de leur première entreprise contre ce bâtiment, leurs calculs furent suivis d'un succès plus complet, et ils firent deux brèches énormes qui compensèrent bien le faux résultat de leur première tentative. Ils voulurent, en même temps, s'emparer de la dernière maison près de la porte *del Sol*. Ce point étoit trop important pour être légèrement abandonné; il fut attaqué de vive force, quatre fois de suite, sans succès. On y attacha le mineur, son travail fut éventé; enfin, on

établit une pièce de douze pour le battre en brèche, et les Espagnols s'y soutinrent au milieu des ruines, avec une constance égale à celle des Français, à tenir dans une batterie plongée de plusieurs côtés.

On a peine à se former une idée du spectacle qu'offroient ces derniers combats ; à la lueur des flammes qui les séparoient de leurs vaillans ennemis, et qui consumoient les restes de leurs infortunés compatriotes, on voyoit des hommes livides, dessechés, qui, au milieu des ruines et des charbons enflammés, montroient encore de l'activité pour contenir l'impétuosité française, pendant que d'autres préparoient en arrière de nouveaux obstacles aux destructeurs de leur ville, dont une aussi généreuse constance lassoit la persévérance et ébranloit enfin le courage (1). L'idée d'une

(1) Nos troupes étoient harrassées et tous ces combats meurtriers, et pour ainsi dire corps à corps, où nous perdions journellement nos officiers, nos mineurs, nos sapeurs et nos plus braves soldats, sans faire de progrès bien sensibles, jetoient du découragement dans l'armée. On n'a jamais vu, disoit-on, dans les camps, une armée de vingt mille hommes en assiéger une de cinquante mille; nous sommes à peine maîtres

capitulation ne se présentoit cependant à personne ; dans le conseil de guerre on connoissoit l'inébranlable résolution du général en chef, et tous les militaires sembloient animés de l'esprit du colonel San-Genis, qui avoit dit plusieurs fois dès le premier siége : « Qu'on ne m'appelle jamais, » s'il est question de capituler, parce que » je ne serai jamais d'avis que l'on ne peut » plus se défendre. »

Des Augustins à la porte *del Sol*, il y a des restes de l'antique enceinte : un mur flanqué de tours, auquel étoient adossées quelques maisons, des plus pauvres et des plus mal bâties de la ville. L'ennemi ouvrit, pour les occuper, une galerie qui traversoit la rue d'Arcadas, et fit sauter la partie la plus près du couvent, ce qui occasionna une brêche énorme et lui fournit le moyen de s'emparer de quelques-unes de ces

---

du quart de la ville, et déjà nous sommes épuisés. Il faut attendre du renfort, autrement nous périrons tous, et ces maudites ruines deviendront nos tombeaux avant d'avoir pu forcer le dernier de ces enragés dans sa dernière retraite. (*Siége de Saragosse, par le général Rogniat*, p. 38 et suiv.)

maisons, après une vigoureuse défense. Les assiégés mettoient beaucoup d'importance à les conserver, parce qu'elles assuroient leur communication avec le jardin de botanique. Ils se déterminèrent à faire une sortie pour les reprendre, et parvinrent en effet à déloger l'assiégeant. Celui-ci revint en force, et resta maître des ruines et de la partie de droite de cette île.

Nous restions les maîtres de la gauche, d'où notre feu incommodoit beaucoup l'assaillant. Il attacha un pétard à une vieille tour pour pénétrer dans l'intérieur; la guerre de chambre en chambre commença, et se soutint avec une telle fureur que le feu dura cinq heures. Enfin quelques bombes, que l'ennemi fit éclater, ayant fait sauter les planchers, les Polonais restèrent les maîtres de l'île entière. Le lieutenant-colonel du génie Quiroga se distingua dans cette action qui nous coûta deux officiers.

La mine qui traversoit la rue Mayor ne réussit pas comme on l'avoit espéré, l'explosion n'ébranla pas le mur des maisons, et les assiégeans furent obligés d'employer une pièce de douze pour l'ouvrir. Cette seconde tentative fut inutile, les décombres

des maisons voisines empêchoient la brèche d'être praticable, et nous fournissoient les moyens d'en défendre l'approche. Ils en vinrent à la sape, et parvinrent à se rendre maîtres par ce moyen d'un hangar et d'une maison d'un seul étage. Ils y perdirent cinquante hommes dont un capitaine polonais. Nous perdîmes de notre côté un Saragossan, jeune officier d'une haute espérance.

A l'attaque du centre, on continuoit pour chaque maison les trois attaques successives dont nous avons parlé. Dans l'une d'elles, les assaillans étoient maîtres du rez-de-chaussée, et les Espagnols du premier étage; une des murailles ébranlée par les mines, s'étant déliée, le plancher n'étant plus appuyé que d'un côté, tomba avec douze des nôtres sur les ennemis. Les uns et les autres furent écrasés sous les ruines.

Maître de tout un côté du Cosso, l'assiégeant tenta de le traverser sur divers points; ses efforts n'eurent pas d'abord un grand succès. Une de ses galeries fut contre minée, et détruite par les assiégés. Il y perdit beaucoup de mineurs; une autre qui alloit aussi sauter fut chargée précipitamment, et fit son explosion avant d'arriver aux murs des maisons.

Dans une troisième, les mineurs des deux partis se rencontrèrent et se battirent dans la galerie, au sabre et à la baïonnette, avec un acharnement sans égal. L'assiégeant la détruisit lui-même.

Il plaça, le 18, un obusier à la gauche de Saint-Francisco. Cette pièce battoit d'enfilade la rue du Cosso. Une autre batterie de deux pièces semblables fut placée dans les ruines de l'hôpital, et découvroit la rue San Gil.

La possession des maisons de la rue Mayor, où il étoit solidement établi, nous obligea à abandonner les batteries du Jardin de Botanique qui étoient vues à revers.

L'ennemi attaqua une seconde fois l'université dont il n'occupoit qu'une partie. Deux fourneaux de mine y firent deux brèches considérables. Les paysans et quelques gardes wallons, repoussèrent bravement le premier assaut; ils furent forcés à céder au second, après une perte considérable des deux côtés, et les Français restèrent maîtres de la totalité de l'édifice.

Le même jour 18, il s'empara du faubourg. De petites redoutes de campagne et de misérables chaumières, à moitié détruites,

furent attaquées avec autant de circonspection et de soin que le plus beau front de fortification. Les parallèles, les tranchées, les batteries, avoient occupé vingt-un jours de travaux, et cinquante pièces commencèrent, à sept heures du matin, un feu de la plus grande vivacité, qui, en même temps qu'il renversoit les chétives maisons du faubourg, empêchoit que l'on n'y portât du secours par le pont qui étoit pris en flanc par plusieurs pièces, et dont les gardes-fous étoient déjà détruits. Le brave baron de Versage, qui fut chargé dès le commencement de l'attaque du commandement de ce quartier, fut tué sur le pont en se rendant à son poste.

A deux heures après midi, après sept heures de feu continuel, tous les parapets étoient détruits, les défenseurs tiroient à découvert. Le couvent de Saint-Lazare, situé sur les bords du fleuve, fut attaqué par une énorme brèche. La résistance fut ce qu'elle devoit être, et un petit nombre de gardes espagnoles et de volontaires de Ferdinand VII, affoiblis par les privations, les fatigues et la maladie s'y soutinrent pendant quelque temps; la plupart s'y firent

tuer, le reste céda à des forces devenues trop supérieures.

La prise de ce couvent coupoit la retraite aux défenseurs du faubourg, et en rendoit la conservation impossible, parce qu'ils ne pouvoient plus tirer de la place ni vivres ni munitions; ces braves cependant déterminés à ne pas se rendre, combattirent de rue en rue avec courage, mais en perdant toujours des hommes et du terrain. Ils se trouvèrent divisés en deux colonnes par les manœuvres de l'ennemi, une partie effectua sa retraite sur la ville, et traversa le pont sous une pluie de balles, de boulets et d'obus qui les balayoient en flanc : ils rentrèrent après une perte considérable.

Les autres prirent la généreuse résolution de se faire jour à travers les assaillans, et sortirent en suivant le bord du fleuve. Cette entreprise plus hasardeuse ne fut pas suivie du succès; après avoir vaincu les premiers obstacles, ils furent atteints par la cavalerie, soutinrent un nouveau combat, et épuisés de fatigue, sans munitions, ces vaillans soldats se rendirent au nombre de quinze cents hommes. Ils étoient sous les ordres du général Manso, commandant des Gardes espa-

gnoles. Notre perte dans le faubourg fut d'environ deux mille hommes, en les y comprenant. Le lieutenant-colonel don Manuel Bayo et le capitaine don Blas Gil de Barnabé qui avoient dirigé les constructions de cette partie, furent du nombre de ceux qui tentèrent de s'échapper.

La perte de la rive gauche de l'Ebre découvroit à l'ennemi la seule partie de la ville qui eût été jusqu'alors à l'abri de ses atteintes directes, et qui n'eût eu à essuyer que le bombardement. C'étoit le quartier où nos principaux établissemens se trouvoient placés.

Les assiégeans croyant que cette perte avoit abattu le courage des défenseurs, atquèrent le monastère des Trinitaires-Chaussés qui est auprès de l'université; après une tentative inutile pour l'emporter de vive force, ils y pénétrèrent au moyen d'un pétard. Les Espagnols accoururent au secours de cet édifice, ils furent repoussés jusques dans la rue du Sépulcre, où ils arrivèrent en se défendant continuellement pêle-mêle avec l'ennemi, ce qui donna à celui-ci le moyen de s'emparer de deux pièces qui y étoient placées. Il fit aussi la conquête d'une

maison que nous abandonnâmes après une résistance telle qu'il l'éprouvoit ordinairement. Cinquante hommes de chaque côté y périrent.

En même temps les assaillans firent sauter à l'attaque du centre une mine chargée de seize cents livres de poudre, qui détruisit une grande maison située auprès de la comédie. Nous y éprouvâmes une perte assez grande par l'entêtement de l'officier chargé de ce poste.

Les Français enveloppoient la place de leurs feux ; ils étoient maîtres du tiers de l'enceinte et du quart de la surface. Ils pouvoient s'agrandir chaque jour, et leur supériorité en hommes et en munitions leur donnoit, surtout dans la guerre souterraine, un avantage incalculable. Trois galeries de mine sous le Cosso avoient à la vérité été éventées, mais six autres étoient prêtes, et on ne pouvoit pas espérer de défendre plus de deux ou trois jours le côté de cette rue que l'on occupoit encore.

La tentative de don Fr. Palafox pour entrer dans la place avoit été inutile. Tout espoir de secours avoit été détruit pour long-temps. La force de l'armée assiégeante

avoit été augmentée par la rentrée des troupes qui avoient été envoyées contre lui, et la prise du faubourg l'augmentoit encore par la concentration.

L'épidémie, malgré la diminution du nombre de ceux qui étoient exposés à ses ravages, enlevoit chaque jour plus de monde: ceux qui résistoient à son influence succomboient sous le poids de la fatigue : il ne restoit pas neuf mille hommes pour le service : les paysans avoient diminué dans une proportion plus effrayante encore : il n'y avoit point d'hôpitaux, point de remèdes pour les malades.

Le général en chef, qui depuis un mois n'avoit pas sorti de son caveau, avoit été atteint de la terrible maladie ; il pouvoit à peine veiller aux soins de son gouvernement. Il sentit son affoiblissement, et sachant bien que la place ne résisteroit pas long-temps, lorsque l'ascendant de son caractère ne soutiendroit plus l'énergie des Saragossans, il ne voulut pas qu'on lui imputât le retard d'une démarche devenue nécessaire, et envoya son aide-de-camp Casseillas, proposer au duc de Montebello d'accepter le projet de capitulation que ce

maréchal lui avoit déjà offert, et auquel il ajoutoit quelques conditions, entre autres celle de la rentrée de la garnison dans les rangs des troupes espagnoles, et la permission d'emmener un certain nombre de chariots couverts. Ces demandes de la part d'une poignée de soldats moribonds, parut au maréchal un excès d'arrogance, et il rejeta la proposition.

Le général Palafox étoit hors d'état de supporter plus long-temps le fardeau du commandement. Le 20 au matin, le général Saint-Marc en fut chargé. Déjà il y avoit dans la ville et dans la garnison des rumeurs, des différences d'opinion qui eussent suffi seules pour rendre impossible la prolongation de la défense. Une partie des citoyens rejetoit toute idée de capitulation; depuis long-temps ils veilloient les barques canonnières, prétendant que des chefs (1) avoient le projet d'en profiter pour s'évader par l'Ebre. Beaucoup de militaires et le nouveau gouverneur lui-même, paroissoient

(1) Le général Palafox abandonna la place pendant le premier siége, le peuple craignoit qu'il n'en fît autant, quoique les circonstances fussent différentes.

être de l'avis de résister encore. D'autres habitans, et ils étoient les plus influens comme les plus nombreux, croyoient devoir capituler. La plus grande partie de l'armée pensoit aussi qu'elle avoit assez fait pour la gloire du nom Espagnol. Le général Saint-Marc sentit qu'étant étranger, il ne pourroit jamais obtenir cette unanimité de confiance nécessaire pour le commandement; il le résigna à une junte qu'il présidoit, et qui fut formée des principaux chefs militaires, civils, ecclésiastiques, et de quelques personnes de marque.

Le même jour, les Français avoient continué leurs progrès. Ils avoient établi leur communication par le pont avec les troupes de la rive gauche, et se prolongeoient sur les bords du fleuve. Ils trouvèrent dans les maisons la même résistance. Un petit nombre de soldats se jeta dans l'église du Sépulcre, pour la reprendre et reconquérir la batterie qu'ils avoient perdue la veille. Ils parvinrent à ramener une pièce, mais ne purent s'établir dans l'église; c'étoit à quatre heures du soir. Le feu cessa alors.

Une députation composée du brigadier don Manuel de la Peña, du régent ou pré-

Digitized by Google

sident de l'audience, du père Basilio, et autres personnes de marque, se rendirent à la maison Blanche, près du Monte-Torrero, pour traiter de la capitulation avec le maréchal qui y avoit établi son quartier-général.

Les Saragossans renonçoient, en faisant cette démarche, aux prétentions exagérées qu'ils avoient montrées la veille; ils offrirent de recevoir toutes les conditions qui seroient compatibles avec leur honneur. Le duc de Montebello les accueillit d'abord froidement, et leur intima, d'après les ordres de l'Empereur, celui de se rendre à discrétion. Il paroît que Napoléon y tenoit : ne reconnoissant point comme puissance l'Espagne indépendante, voulant faire croire à la légitimité de la domination de son frère, il affectoit de regarder tous ceux qui méconnoissoient son autorité comme des rebelles avec qui on ne pouvoit traiter. Longtemps après, aux conférences de Morlaix, il avança les mêmes prétentions, et voulut mettre en doute même, si une puissance qui avoit des armées assez nombreuses pour faire, et pour qu'on lui fit des milliers de prisonniers, avoit droit de traiter de leur échange.

Quelque abattus et quelque résignés à leur sort que fussent les députés de Saragosse, ils ne voulurent point admettre une proposition qui, dans le fait, n'en étoit point une. Le maréchal n'insista pas, seulement le nom de Ferdinand VII ne fut point admis dans le préambule. Les principaux articles de la capitulation portoient que la garnison sortiroit par la porte du *Portillo*, le 21 à huit heures, avec les honneurs de la guerre; qu'elle seroit prisonnière de guerre, et conduite en France; que les officiers conserveroient leurs épées, leurs chevaux, leurs bagages, et les soldats leurs havresacs; que les militaires qui voudroient servir le roi Joseph seroient immédiatement admis à son service; que les paysans enregimentés seroient renvoyés à leurs foyers: les propriétés, le culte étoient garantis. Cet acte fut rédigé à la Maison Blanche, au nom des Saragossans, par les membres de la députation, et agréé par le maréchal.

Cette capitulation fut insérée, le 24 février, dans la gazette de Madrid, publiée par le gouvernement du roi Joseph, et deux jours après dans le Courrier d'Espagne, qui

s'imprimoit en français dans la même capitale (1). Lorsque la députation de Saragosse alla porter aux pieds du monarque que la ville venoit de reconnoître, l'assurance de sa fidélité, et lui dire que la défense obstinée qu'ils avoient faite pour les Bourbons étoit un gage de la constance avec laquelle ils seroient dévoués à la nouvelle dynastie, ils citèrent *la capitulation que le duc de Montebello leur avoit accordée.*

Ces détails paroîtront minutieux, ils cesseront d'être regardés comme tels lorsque l'on se souviendra que Napoléon, constant dans ses principes, défendit que l'on rendît compte de ce dernier acte, et fit imprimer que la ville s'étoit rendue à discrétion. Ce bruit, trop répandu et trop consolidé jusques à ce jour, faisoit tort non aux Aragonais, qui avoient acquis assez d'honneur dans le siége pour n'avoir pas à l'attendre des conditions de la reddition, mais au maréchal Lannes qui avoit trop de loyauté, et rendoit trop de justice au courage pour

(1) Et qui fut supprimé quinze jours après par ordre de l'Empereur, pour cette indiscrétion, et d'autres presque aussi coupables.

nous avoir refusé ce que l'on accorde même à ceux qui ne se défendent pas.

A sept heures du soir, la députation alloit rentrer par la même porte. Le peuple, toujours inconstant, murmuroit encore. Le parti de la défense, s'il n'étoit pas le plus nombreux, étoit le plus bruyant et le plus déterminé. Il paroît que quelques-uns de ses chefs avoient formé le projet de s'emparer de l'artillerie et des munitions, et de forcer le peu de troupes qui restoient à suivre leur résolution désespérée. Les députés n'osèrent pas traverser la ville dans cette disposition des esprits, et se retirèrent à l'Aljaferia, d'où ils firent connoître à la junte le résultat de leur mission.

Le brigadier don J. Marco del Pon, colonel des grenadiers de Palafox et commandant au Portillo, prit le premier des mesures pour empêcher une nouvelle révolution qui eût pu avoir les suites les plus funestes, et l'exemple qu'il donna fut suivi par les commandans de la Miséricorde et de la porte de Sanche. Ainsi, dans toute la nuit du 20 au 21, on ajouta à la surveillance des mouvemens de l'ennemi, des précautions pour empêcher l'insurrection du peuple

qui, revenu à des idées plus saines, se résigna à son sort.

Le 21 à midi, douze mille hommes environ, foibles, livides, mourans, dont la huitième partie portoit déjà dans son sang le germe de la contagion, sortirent du milieu des cendres et des ruines, et défilant par la porte du *Portillo*, remirent à leurs courageux ennemis ces armes qu'eux-mêmes n'avoient plus la force de soutenir. Ils furent conduits dans les camps français le 23, et le 24 on leur donna des rations de pain.

La capitulation fut observée avec assez d'exactitude de la part du maréchal Lannes. Les émigrés français qui se trouvèrent dans nos rangs suivirent le sort des autres prisonniers. Le général Palafox fut conduit en voiture en France, où après quelque temps d'une captivité assez rude, il jouit de tous les égards dus à son grade et à ses qualités. Seulement l'article qui offroit à tous les militaires qui prendroient du service pour le roi Joseph, d'être conduits à Madrid, n'eut son exécution qu'à Bayonne, où un très-petit nombre profitèrent de cette faculté.

Les officiers français parurent en général apprécier le dévouement de la garnison.

M. le général Morlot fit, le 22 au soir, les honneurs d'un repas qu'il donna à plusieurs des chefs de corps, et dans lequel il les traita avec la plus grande obligeance, et leur fit rendre des chevaux que des soldats avoient détournés.

Les Français trouvèrent dans la ville quatre-vingt-seize pièces en bon état. L'armement avoit été de cent cinquante, une partie avoit été mise hors de service par leur propre feu ou par celui des assiégeans. D'autres avoient été prises à Monte-Torrero et à l'attaque du faubourg. Celles qui furent prises dans les attaques de maisons formoient le plus petit nombre de celles que nous avions perdues.

Les boulets ne manquoient pas encore; en projectiles creux il ne restoit guère que des grenades; il n'y avoit point de magasins de poudre.

Les assiégeans trouvèrent des provisions en blé, vin et huile. Il restoit aussi de l'argent dans le trésor, quoique la solde fût arriérée de plusieurs mois.

L'espace conquis par les Français formoit le quart de la surface de la ville, non compris le faubourg. Ils avoient pris treize

églises ou couvens, il nous en restoit encore quarante à défendre.

Le bombardement de quarante-deux jours qui avoit consommé seize mille bombes, avoit endommagé un grand nombre des maisons que les mines n'avoient pas encore atteintes, et en avoient même renversé quelques-unes.

Il avoit péri dans la ville pendant le siége cinquante-quatre mille personnes, dont un quart militaires. La plus grande partie avoit succombé à la contagion. Le feu de l'ennemi n'avoit pas enlevé six mille hommes.

Le jour de la capitulation, six mille morts étoient encore entassés devant les églises, jetés dans les fossés des traverses, étendus le long des rues, mêlés avec les décombres; le vainqueur fut obligé de faire dans les environs des réquisitions de paysans pour ensevelir ces cadavres dont l'abandon propageoit, chez ceux qui leur avoient survécu, le mal auquel ils avoient succombé (1).

---

(1) Des montagnes de morts, privés d'honneurs suprêmes,
Que la nature force à se venger eux-mêmes,
Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
De quoi faire la guerre au reste des vivans.

CORNEILLE.

A l'agitation des combats, à cette exaltation qui n'avoit jamais été plus forte que dans les derniers jours du siége, succéda, par une réaction subite, le calme de la mort. Tous ceux qui purent espérer de trouver un asile hors de cette malheureuse cité, et qui avoient conservé la force de la quitter, s'empressèrent de l'abandonner pour échapper aux influences délétères d'un air empoisonné. Cependant du petit nombre des habitans qui restèrent, plus de mille moururent dans les dix premiers jours qui suivirent la capitulation.

Les troupes françaises furent tenues par leurs chefs loin de cette enceinte fatale. Il n'y entroit que les hommes nécessaires pour le service journalier. Le cadavre de Saragosse abandonné de ses defenseurs, sembloit encore imprimer du respect à ses redoutables conquérans.

Une solennité religieuse rassembla, quelques jours après, ses habitans dans le sanctuaire révéré de Notre-Dame du Pilar. Le P. *Sant-Ander*, évêque auxiliaire, leur prêcha devant le maréchal duc de Montebello, l'obéissance, ou plutôt la résignation à la force qui les avoit soumis. Le

maréchal eut pour la cité les égards qu'elle méritoit, et après lui, l'administration du maréchal Suchet, cicatrisa ses plaies, autant qu'il étoit possible à un gouvernement étranger d'en effacer les traces sanglantes.

Cette conquête coûta aux Français un de leurs meilleurs généraux, plusieurs officiers d'un grand mérite ; le tiers des troupes du génie employées au siége, et beaucoup d'autres pertes dans les différentes armes. Quarante-cinq mille livres de poudre furent employées seulement pour les mines. Les autres dépenses de tout genre furent incalculables. Il y eut soixante jours de travaux, en comptant de l'époque où on commença à établir les communications de Monte-Torrero, dont huit pour être en mesure de battre les ouvrages avancés, vingt-neuf pour occuper l'enceinte, et vingt-trois de guerre de maisons.

Telle fut cette mémorable guerre qui a égalé le renom de Saragosse à celui de Numance et de Sagonte ; les dispositions généreuses des habitans furent vaillamment secondées par la garnison. Dans l'ancienne infanterie, les corps d'élite des gardes Espagnoles et Walonnes, le bataillon Suisse,

le second des volontaires d'Aragon, et dans celle de nouvelle formation, le bataillon de Perena, se distinguèrent constamment. L'artillerie soutint la réputation qu'a ce corps depuis long-temps, d'être un des premiers de l'Europe. Les grenadiers de marine se montrèrent dignes de lui être associés. Quant aux officiers du génie, la relation du siége est celle de leurs travaux.

Eloigné des lieux qui pouvoient me fournir des renseignemens plus exacts, réduit à ceux que je pouvois tirer de ma mémoire, et de celle de quelques amis, j'ai sans doute oublié bien des faits glorieux, j'ai omis bien des noms qui mériteroient d'être illustrés par une plume plus exercée que la mienne; puisse au moins cet hommage à ma patrie, aux chefs sous lesquels j'ai servi, et à mes braves camarades, être un gage des sentimens qui m'attachent à eux!

O ma patrie, jeté par le sort dans des régions lointaines, je ne puis plus continuer à t'offrir cette vie que j'ai exposée pour toi! Devenu étranger à ton sol, je ne le suis pas à ta destinée. Puisses-tu toujours noble, heureuse et puissante, florir sous le monarque que le ciel a rendu à tes vœux ardens et à tes

généreux efforts! S'il importe à ton bonheur, à la paix qui doit régner dans ton sein, que ceux-là même qui vouloient vivre pour leur patrie meurent loin de la terre qui les vit naître, je me soumettrai à mon sort sans murmure; mais dans quelque lieu que me pousse la destinée, mon cœur se réjouira toujours en apprenant tes succès. Je ne me rappellerai jamais l'Espagne sans quelque plaisir, ni Saragosse sans quelque orgueil.

Recevez aussi l'hommage de ma reconnoissance, Roi magnanime d'un peuple généreux qui daignez protéger mon sort, et après avoir réuni par le bonheur commun tous les Français divisés par les partis, accueillez sur votre terre hospitalière ces étrangers qui, divisés aussi jadis, sont maintenant réunis par une commune infortune. Puissent, pendant de longues suites d'années, vos vertus et votre sagesse faire la félicité de la grande nation confiée à vos soins paternels, et servir d'exemple à tous les Souverains!

FIN.

C44079

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA